# Sommaire

Editorial ........................................................................ 2

Le romantisme,
par Robert Delafolie .................................................... 6

Fulcanelli,
dossier transmis par monsieur Raymond Fusilier ..... 20

Ce jour où les mages vinrent,
par Christine Tournier ................................................ 29

Rabindranath Tagore,
présentation par Azarie Aroulandom (suite) ............ 47

Le martinisme dans Balzac,
par Émile Ferdar ........................................................ 55

Poèmes d'Anne Goyen-Thiolat .................................. 62

Les livres .................................................................... 66

Annonce de vente des revues de l'ancienne série ... 71

Bulletin d'abonnement 2012 ..................................... 72



## Hommage à Robert Delafolie

Robert Delafolie nous a quittés le 12 décembre dernier ; il venait d'avoir quatre-vingt neuf ans.

Né en 1922, il avait connu et vécu dans sa jeunesse l'ébullition politique des années 30 quand les mouvements de la droite extrême (maurassiens, croix de feu, etc.) et de la gauche communiste s'affrontaient à coups de puissantes diatribes et couramment avec les poings. Puis, vint la guerre, l'exode de juin 40, l'occupation et le S.T.O. [1] , la libération enfin en août 1944.

Fils de commerçants modestes, Robert avait quitté l'école à quatorze ans avec le C.E.P [2] et était entré en apprentissage dans la boucherie paternelle. Après la guerre, il exerça plusieurs petits métiers de survie avant d'entrer à l'Opéra de Paris comme contrôleur des billets. C'est là qu'il rencontra celle qui devait devenir son épouse et le restera jusqu'à sa mort ; elle était ouvreuse dans ce même Opéra, celui de Garnier, c'est-à-dire le vrai. Gravissant les échelons, il se fit une place dans les services administratifs de cette gigantesque institution ; il y travaillera jusqu'à sa retraite.

En 1952, toujours à la recherche de tout ce qui pouvait assouvir sa soif de connaissance, il présenta une candidature spontanée (c'est-à-dire non parrainée) aux fins d'être reçu en franc-maçonnerie. Il aimait conter comment, un jour, après moult hésitations, il se rendit rue Cadet, à Paris, et, comment, ayant rassemblé son courage mêlé à une certaine inconscience (de son propre aveu), il frappa à la porte de cette prestigieuse obédience qu'était le Grand Orient de France alors en pleine restructuration au lendemain de la libération (son activité, comme celle des autres obédiences maçonniques, avait été suspendue pendant l'occupation germano-vichyste).

En ce temps-là, les frères étaient très méfiants et examinaient à la loupe toutes les candidatures. Robert dut donc patienter une longue année, entrecoupée d'enquêtes et de rencontres, pas tou-

[1] *Service du travail obligatoire initié en 1942 par l'État français collaborationniste qui envoyait, contre leur gré, de jeunes Français travailler en Allemagne pour le III^e Reich.*

[2] *Certificat d'études primaires qui sanctionnait l'apprentissage des fondamentaux (lecture, écriture, arithmétique, quelques notions d'histoire, de géographie et de morale citoyenne).*

jours très amènes, avec divers membres de l'obédience. Enfin, il fut admis à partager les travaux d'une loge (L'Avenir), loge dont il devait devenir vénérable quelques années plus tard. Sa passion pour la maçonnerie ne se démentit jamais en dépit des moments difficiles et parfois décevants que réserve tout engagement sincère et complet.

Cependant, animé d'un vrai désir d'ordre spirituel et initiatique, sa rencontre avec le Régime Écossais Rectifié à la Grande Loge Nationale Française « Opéra » [3] fut décisive. Il avait trouvé, disait-il, la voie qu'il recherchait réellement et qui répondait à ses profondes aspirations. Quand, en avril 1968, le frère René Guilly, membre de la GLNF « Opéra », après avoir, lui aussi, fait un détour par le Grand Orient de France, fonda la Loge Nationale Française, Robert Delafolie répondit présent sans hésitation et en devint un des membres fondateurs.

Il gravit en quelques années tous les grades dans les trois rites pratiqués à la Loge Nationale Française, fédération de rites. Il y exerça également de nombreuses responsabilités. Il fut, entre autres, le fondateur de la loge de bienfaisance « La céleste amitié » qu'il présida pendant de nombreuses années, Sa fidélité à l'ordre maçonnique ne fut jamais prise en défaut.

Parallèlement à ses activités maçonniques, il manifesta une réelle passion pour la culture. Parfait autodidacte (nous avons vu qu'il avait quitté l'école à quatorze ans), il avait étudié tous les grands courants de pensée religieux et philosophiques. Jusqu'à plus de quatre-vingts ans, il donna plusieurs centaines de conférences devant divers auditoires et sur des sujets aussi éclectiques que passionnants : le zoroastrisme, le Graal, les romantiques allemands, sans oublier les grands créateurs d'opéras, en particulier Mozart (et « La Flûte enchantée »), Wagner (et « La Tétralogie ») dont il avait exploré tous les méandres et les secrets.

[3] *Aucun rapport avec l'Opéra de Garnier. Cette obédience, née en 1958 d'une scission avec la Grande Loge Nationale Française et désireuse de s'en distinguer pour ne pas prêter le flanc à de regrettables confusions, ajouta à son nom « Opéra », pour la très banale raison que ses premières réunions se tinrent dans les locaux du Cercle Républicain, sis justement avenue de l'Opéra à Paris.*

Ces conférences furent données dans plusieurs loges maçonniques qui l'invitaient régulièrement aussi bien que devant des assemblées grand public. Il avait fondé le groupe « Galaad » qui se réunissait un dimanche après-midi par mois dans les locaux de la Société Théosophique, square Rapp, à Paris. Une nombreuse assistance suivait ces conférences. Il accepta également plusieurs fois de venir plancher au « Germe », à Neuilly-sur-Seine, pour le plus grand bonheur des animateurs et des participants de ce cercle de réflexion.

Fidèle abonné de notre revue, il y publia quelques articles toujours accueillis avec intérêt. En hommage à sa mémoire, nous publions ci-après un ancien article extrait de nos archives.

Les années ont passé et leur course effrénée a escorté Robert jusqu'à la vieillesse. Quand, en 2007, la santé de son épouse, Anna, commença à décliner et à réclamer une assistance permanente, ils durent quitter leur appartement de Rueil-Malmaison (après plus de cinquante ans de résidence) et se résoudre à entrer dans une maison de retraite de la même ville. Amis des animaux qu'ils respectaient et défenseurs de la cause animale, ils avaient vécu en compagnie de plusieurs chats qui avaient coutume de faire une haie d'honneur aux visiteurs.

Robert, bien que sa santé ne le nécessitât point encore, ne voulut pas abandonner son épouse et insista pour la suivre à la maison de retraite. Grâce à l'intervention de cette merveilleuse organisation maçonnique qu'est « Mathusalem », ils purent y être admis conjointement. En janvier 2009, après seulement une année passée en maison de retraite, Anna décéda subitement. Robert ne s'en était jamais remis même si, par pudeur, il s'employait à ne pas le montrer pour qu'on ne s'apitoyât pas trop sur son malheureux sort. Nous étions quelques uns à connaître sa souffrance.

En 2010, il avait surmonté une première intervention chirurgicale avec anesthésie générale nécessitée par une chute avec fracture du col du fémur. Avec une volonté hors du commun, il avait pu retrouver une autonomie presque totale. Mais, en novembre 2011, une seconde chute de la même nature eut raison de lui. Avec une infinie tristesse que nous dissimulions tant bien que mal, nous le voyions dès lors et jour après jour s'évader lentement de la vie

jusqu'à ce lundi 12 décembre où tout s'accéléra brutalement. À dix heures du matin, nous étions informés de son entrée dans le coma ; plus tard, à dix-huit heures, il n'était presque plus nécessaire de décrocher le téléphone pour comprendre que tout était fini. Il avait franchi le dernier miroir, celui de la vérité et de l'infini. Il est coutume chez les francs-maçons de parler de « l'Orient éternel », là où n'ont nulle prise les mesquineries et compromis de l'existence, les ambitions des uns et la résignation des autres, les plaisirs furtifs, les peurs et les chagrins.

Comme son cher Mozart à la dernière heure de sa vie, nous savions que Robert demandait toujours : « Mehr Licht ! Mehr Licht ! Plus de lumière !, plus de lumière encore ! »

Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.

### *Quelques-uns des articles de Dobert Delafolie publiés dans la revue*

| | |
|---|---|
| N° 4 de 1998 | Le romantisme |
| N° 2 de 1999 | Le romantisme anglais, russe, scandinave et allemand. |
| N° 3 et 4 de 2000 | Zarathoustra, un message grandiose. |
| N° 4 de 2001 | Novalis |
| N° 2 de 2011 | Les yeux ordinaires (hommage à son épouse décédée en janvier 2009) |



*L'inoubliable regard de Robert.*

## Le romantisme

***Par Robert Delafolie***

*Robert Delafolie, grand spécialiste de l'opéra wagnérien, s'est employé à rechercher les racines mystiques et initiatiques dans les grands mouvements culturels et littéraires de notre patrimoine. L'article que nous republions aujourd'hui évoque un aspect peu connu de la spiritualité.*

En France, on qualifie généralement de romantique la période qui s'étend sur la première moitié du 19e siècle. Mais de même que le romantisme français n'est certes qu'une partie du romantisme, cette période d'un demi-siècle est très arbitraire et très inférieure à la réalité.

En vérité, le romantisme français, dès ses premières manifestations et signes précurseurs vers 1800-1810 et jusqu'en 1850, représente la point visible d'un iceberg dont l'ampleur est infiniment plus vaste aussi bien dans l'espace que dans le temps, ce qui explique en grande partie l'appréciation très limitée et à vrai dire, faussée, qu'on peut avoir de cet évènement culturel considérable qui dépasse de loin la littérature ou même telles et telles expressions artistiques et esthétiques.

À vrai dire, les origines de cette immense aventure de l'âme, de l'esprit et du cœur, sont aussi profondes et multiples, variées aussi, que ses répercussions furent et sont encore, insoupçonnées, riches de conséquences bénéfiques ou non, mais à coup sûr capitales pour l'évolution de l'humanité et du monde. Et, quand nous parlons de conséquences, il s'agit aussi bien du court ou moyen, que du long ou très long terme.

Peut-être serait-il bon de souligner que ce grand évènement dans l'art, la littérature, le théâtre et toute la pensée, fut, entre autres, de nous rappeler que nous avons tous de l'imagination, mais que nous la laissons trop souvent dormir ou sommeiller ; ou bien que nous la réveillons presque toujours uniquement, pour la laisser vagabonder vers des fantaisies légères, frivoles, voire dérisoires ou artificielles, en tout cas superficielles.

Ainsi, en France notamment, nous nous sommes contentés la plupart du temps, de regarder le romantisme *non pas comme il est,* mais

comme nous le voyons : *le contraire de ce qu'il est.* C'est là un grave constat qui nous renvoie à nous-mêmes et remet en question l'ensemble de nos opinions et des appréciations arbitraires et aléatoires, qui nous font parfois considérer comme étant dépassées ou du passé, des choses qui nous dépassent infiniment et qui, en fin de compte, ne sont ni *du passé,* ni du présent, ni même du futur, mais de tous les temps.

Nous savons bien que c'est une faiblesse fort répandue chez l'homme de *juger inférieur ce qui lui est supérieur.* Alors, surviennent des réveils désagréables. Ce qui nous manque le plus est probablement de ne pas voir ce qui est à notre portée, à l'intérieur de chacun d'entre nous. Donc, réveillons-nous ! Et aussitôt le poète (au sens divin et infini), l'homme vrai et véritable révélé à lui-même, n'ira plus ici ou là pour chercher l'immensité, l'unité et l'éternité… mais les découvrira là où elles sont, c'est-à-dire : partout.

Comme une sorte de prologue à de grands bouleversements, une œuvre de Géricault fut portée à la connaissance du public en 1819 : *«Le Radeau de la Méduse»,* illustrant la tragédie survenue trois ans plus tôt, d'un naufrage au large des côtes de l'Afrique Occidentale ; tragédie amplifiée par l'agonie de cent quarante-sept rescapés provisoires sur un radeau de vingt mètres sur sept, dont seulement une dizaine survécurent, circonstances propres à souligner, de la manière la plus sinistre, la fragilité des apparences morales et sociales balayées à la première catastrophe.

Puis, deux autres tableaux se présentèrent comme deux affiches spectaculaires du mouvement naissant, tous deux de Delacroix, en 1822 et 1823 : *«Dante et Virgile aux Enfers»,* et *«L'orpheline au cimetière».* Cette seconde œuvre notamment, suscita l'enthousiasme des premiers romantiques et de Baudelaire ; elle fut qualifiée entre autres de *moment éternel de l'homme et de sa destinée.*

Ces œuvres et d'autres constituèrent un semble de signes, de signaux d'alerte et d'alarme en face d'une situation générale dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle ne paraissait pas enthousiasmante. En effet, les dernières années du 17e siècle ont anéanti un monde de mille ans et plus. En effet, entre 1789 et 1799, que de séismes !

Et les années qui suivirent… jamais on n'avait vu jusque-là, autant d'évènements en aussi peu de temps. Puis après les espérances, vinrent les rancœurs et le désenchantement des élites intellectuelles ou spirituelles et plus encore, du futur prolétariat. Si la lente et sûre dégradation de l'aristocratie fut la première cause de la chute de la royauté, son remplacement à la tête de l'état et du pays par la bourgeoisie ne semblait pas de bon augure pour l'avenir de la République.

On peut remonter très loin et découvrir des origines extrêmement diverses, parfois paradoxales, aux tribulations du 19e siècle, par exemple : chez Montaigne dont *Les Essais* évoquent son idée du vrai grand homme (célèbre ou anonyme) ; ou bien encore dans *Les Maximes* de La Rochefoucauld, ou dans les contes et fables de La Fontaine – l'un et l'autre pour le moins très sceptiques à l'égard de l'ordre et des morales sociales.

Et pourquoi après tout, ne pas citer des esprits aussi vastes, si élevés au-dessus de leur monde et de leur temps, que Pascal méditant si profondément entre les deux Infinis. Et que dire de Fénelon, précepteur du Duc de Bourgogne, dont le *Télémaque* est l'apologie continue d'une nature pure et idéale, idyllique ?...

Quelles réflexions d'autre part, nous suggère Bossuet avec ses *Sermons sur la Mort* ? Le précepteur du Dauphin, prédicateur à la Cour du Roi-Soleil, était sûrement plus proche des esprits tourmentés de 1800-1830 que de son époque ! Quant à Corneille, il paraît bien être le lien le plus sûr et le plus évident entre les deux sublimes utopies : chevaleresque et utopique.

Sans remonter jusqu'à Diogène et Anthistène (cela ne serait pourtant pas déplacé), on peut maintenant, sans risque d'erreur, citer le flagrant précurseur des vagues romantiques, l'auteur des *Rêveries d'un Promeneur Solitaire,* de la *Profession de Foi d'un Vicaire Savoyard* et du *Contrat Social.* Certes, le romantisme est annoncé (quasiment en toutes lettres) dans *La Nouvelle Héloïse et L'Émile,* comme dans les *Discours sur les Arts et les Sciences et Origines de l'Inégalité,* par Jean-Jacques Rousseau. Et quand celui-ci nous parle de «*la bonté naturelle de l'homme*», une question se pose à propos d'arrières

pensées : s'agit-il de l'homme dans l'histoire, ou de l'homme d'avant l'histoire, d'avant «*la chute*» ?...

C'est là qu'entre en scène Madame de Staël. La fille de Jacques Necker, ancien ministre de Louis XVI, avait épousé le Baron de Staël, ambassadeur de Suède. Après de nombreux voyages en Russie, Suède, Italie, Angleterre et Autriche, elle avait écrit plusieurs ouvrages dont l'un sur la littérature et les institutions sociales. Mais elle a surtout voyagé en Allemagne à plusieurs reprises, fréquentant assidûment les milieux poétiques, politiques et philosophiques avec Schlegel, Goethe et Schiller.

Cette grande admiratrice de Rousseau, amie passionnée, déchirée et agitée de Benjamin Constant, fait publier en 1814 un livre *De l'Allemagne,* dans lequel elle vante la naïveté et la simplicité germanique avec un certain parti pris.

Parlant par ailleurs de Kant, de Lessing et de quelques autres grands penseurs allemands, elle associe le romantisme naissant d'Outre-Rhin à la poésie courtoise, à l'héroïsme des Croisés, à la Chevalerie, à la religion chrétienne et au Moyen Âge. Madame de Staël, dans son enthousiasme démonstratif, conseille en vérité à la France de s'inspirer de l'Allemagne, purement et simplement.

Cette œuvre, et avec elle Madame de Staël elle-même, suscite bien des polémiques et des disputes pas seulement littéraires, mais aussi politiques, sociales, spirituelles et d'autres qu'on qualifierait aujourd'hui d'éthologiques ou d'écologiques. Mais Madame de Staël ne se laisse ni impressionner, ni intimider ; elle continue d'exalter la pensée allemande dont elle remarque singulièrement une sorte de mépris hautain envers l'action, une priorité quasi systématique accordée à la mythologie sur l'histoire, avec la faculté essentielle d'unir musique, métaphysique, philosophie et théosophie.

Elle trace de la culture germanique un tableau idyllique, mirage peut-être périlleux à long terme. Elle réunit en tout cas autour d'elle, de son mouvement et de ses amis et alliés, un bon nombre d'esprits inquiets, anxieux, angoissés, tous tourmentés et passionnés. Qui sont-ils, que sont-ils, ces fervents nouveaux disciples ?... Pires ou

meilleurs que le commun des mortels ?... De toute façon, ce sont là des personnages qui commencent à ne plus rien voir comme tout le monde. Réunions et rencontres se multiplient et des groupes divers se constituent, souvent issus les uns des autres, parfois animés par les mêmes individualités. Il y a là des libéraux, des conservateurs ; il y a là des républicains, des royalistes, des bonapartistes.
En 1820, de jeunes intellectuels se retrouvent : Deschamps et Vigny, Hugo et Lamartine ou Chateaubriand, et plusieurs autres, écrivains, musiciens, peintres, graveurs, poètes, mais aussi des gens soucieux de politique ou de philosophie. En 1821, naît la «*Société des Bonnes Lettres*» (… des belles lettres). En 1822, Delecluze et Stendhal regroupent quelques disciples. En 1823, «*La Muse Française*» réunit Hugo et Deschamps.

En 1825, Charles Nodier, récemment nommé bibliothécaire à l'Arsenal, regroupe ici certains assidus des quatre premiers groupes. En 1825-1828, Stendhal et Mérimée collaborent au «*Globe*», assez critique envers Lamartine. En 1827, «*Le Cénacle*» rassemble à son tour toutes les tendances, nombreuses et diverses, autour de Sainte-Beuve, Balzac, Musset, Vigny, Nerval, Mérimée, Deschamps, Hugo et Lamartine, entre autres.

Mais bien d'autres revues, journaux et groupes apparaîtront : «*Le Mercure* », «*La Quotidienne*», «*Les Annales des Arts et du Théâtre*», «*Les Annales Romantiques*» ; plus tard viendront le «*Journal des Débats*», *la* «*Revue des Deux-Mondes*». En 1830-1831, ce sera «L'Artiste» et ses conceptions religieuses de l'Art, alors que «*L'Avenir*» est fondé par Lamennais, bientôt rejoint par Lacordaire. Avec ces deux ecclésiastiques, grands religieux, prédicateurs ultra-romantiques, même les disputes des conservateurs et des libéraux paraissent littéralement balayées par un orage simultanément mystique et libéral, parfois d'une violence et d'une virulence inouïes.

Voilà qui nous éclaire sur la vraie nature du romantisme, mais certains avaient déjà donné un ton bien spécifique à ces courants. Tout d'abord, Benjamin Constant, dont *L'Adolphe* exprime d'une manière à la fois occulte et obscure, mais étrangement claire… la pensée qu'il a de lui-même, non pas en narcissiste mais plutôt

inversement, à la façon d'un étranger totalement évincé de soi. Et voici qu'après les rêveries sur la nature primitive de l'homme, Senancour écrit son *Obermann,* dans lequel il fait l'analyse impitoyable d'une âme extraordinairement et totalement contradictoire, que ne satisferont aucune des croyances, réponses, jouissances, souffrances, qui font l'existence de ses semblables, toutes classes sociales confondues.

Son texte est une apologie frénétique (fanatique !) de la mélancolie, mais d'une sublime mélancolie hors de l'espace et du temps, supériorité suprême du seul désir qui vaille : le désir d'anéantissement absolu dans le Tout (ou le Rien ?), puissance prodigieuse et grandiose d'un Néant réel ou virtuel, ou peut-être ce qui semblerait être le néant aux yeux d'un monde toujours utilitaire et prosaïque, tout à fait profane.

Maintenant, nous voyons se dessiner et se préciser les premiers thèmes les plus évidents et les plus fondamentaux du mouvement romantique : avant tout, une extrême sensibilité que l'insensible appelle *sensiblerie* pour mieux l'ignorer – donc, une très grand sensibilité alliée au parti-pris de la spontanéité levée comme un étendard en face des mesquineries utilitaires, prosaïques et pratiques d'un *bourgeoisisme* qui n'est pas l'apanage d'une classe, mais de l'ensemble des sociétés matérialistes. Déjà se profilent à l'horizon un exotisme pas seulement géographique mais aussi historique, une propension *au rêve* (prologue au *grand réveil* ?), le goût de la solitude, l'aspiration à l'Infini (et à l'indéfini), avec l'exaltation de l'imagination (quelle imagination ?), et des tendances vers toutes sortes d'utopies ou d'*icaries* surtout sociales.

L'image d'un monde idyllique, où régnerait la pure gratuité morale et matérielle, commence à se manifester ici comme étant la manifestation de l'esprit aristocratique le plus totalement noble, destiné à guérir un jour l'humanité des bonheurs vulgaires et des vues sociales, familiales, professionnelles ou autres, toujours plus ou moins mesquines et médiocres à cause de leurs satisfactions égocentriques – ce qui implique bien sûr une remise en cause générale de l'ordre des choses.

Par conséquent, voici l'indignation au cœur des évènements, indignation certes contre l'ordre établi, matériel et social, mais moral aussi, et même spirituel, voire naturel. Contrairement à ce qui fut dit si souvent, ces orientations sont beaucoup moins axées vers un avenir vague et incertain, que vers la réminiscence d'un âge d'or d'ailleurs bien plus intemporel que passé ; donc : réminiscence-prescience.

Ajoutons au centre de ces vastes démarches, multiples et souvent contradictoires, le *culte du moi.* Mais là encore : de quel moi s'agit-il ?... Car le climat qui s'installe baigne dans une quête de l'absolu, de l'impossible, de l'impensable, dont la représentation la plus répandue est ce thème (explicite ou implicite) typiquement médiéval, de l'Amour pour une Dame lointaine, inaccessible, souvent indéfinissable et parfois historiquement inexistante.

Nous sommes là en chevalerie, croisades et courtoisies, et l'attirance excessive des romantiques pour la pluie, la nuit, l'orage et toutes sortes de cataclysmes, devient singulièrement significative quand il apparaît que ce *Moi Torturé* et tourmenté du 19e siècle, étranger à lui-même, se réfère avec régularité aux grandes valeurs du Moyen Âge, à l'ascèse et à la mystique religieuse, parfois monastique, aussi bien à l'intérieur de l'église que d'ailleurs tout autant à l'extérieur de l'église chez ses adversaires et contradicteurs les plus redoutables, tels le schisme vaudois ou l'hérésie albigeoise ; ou bien d'autres encore : alchimistes, hermétistes, occultistes, et toutes sortes d'expressions originales et marginales.

Il suffit en effet, de regarder des héros aussi divers que Obermann et Adolphe, ou Jocelyn et Corinne, ou encore Lélia et Jean Valjean, et d'observer leurs auteurs pour découvrir presque instantanément des idées et idéaux, des sentiments et préoccupations d'une étonnante persistance et d'une unité surprenante. Même remarque bien sûr, chez Chateaubriand, Vigny, Musset et d'autres…

Ce serait à notre avis, une erreur complète de considérer le romantisme comme une mode ou même une manifestation certes importante, mais circonscrite à la littérature, à l'art, au théâtre. Plus qu'une erreur, ce serait la négation pure et simple de la réalité car, en vérité, l'événement romantique fut la partie visible et sensible,

particulièrement aiguë, d'un mouvement qui s'étale sur des siècles (et plus encore !), et circule sous la surface des civilisations et de leurs apparentes stabilités.

Oui : réminiscence d'un passé imprécis et immense ; oui : presciences d'un futur aussi imprécis et vaste ; oui : présence dans le perpétuel présent de quelque chose d'essentiel : l'éternelle aspiration divine des êtres (de tous les êtres), consciente ou inconsciente à contredire l'histoire. Quelque chose qui, à vrai dire, sauf en de rares illuminations, visions ou révélations, semble dépasser autant ses défenseurs que ses adversaires.

Nous savons tous que les plus grandes idées, les plus hauts idéaux, sont toujours les plus mal compris et donc, les plus mal jugés. Et plus les pensées sont élevées ou profondes, plus elles sont vastes, plus elles subissent de déformations, des défigurations et toutes sortes d'interprétations, allant couramment jusqu'à l'inversion totale, qu'il s'agisse d'art, de tradition, de religion, d'initiation ou de conceptions philosophiques et métaphysiques. On peut avancer que le romantisme est au premier rang de ces mal jugés non sans préciser que le romantisme français est peut-être plus mal jugé encore que les autres, car un environnement artificiel et superficiel l'a isolé, plus encore que les autres romantismes, environnement qui a contribué, ô combien !, à donner au monde l'image futile et totalement fausse, personnelle, égocentrique, narcissiste et limitée, d'un message universel, intemporel, intégralement spirituel et, pour tout dire, illimité.

Chateaubriand est né en 1768, Lamartine en 1790, Victor Hugo en 1802. Le premier fut ambassadeur, ministre de l'Intérieur et des Affaires Etrangères et pair de France ; le deuxième : homme politique aussi, député puis ministre du gouvernement provisoire ; le troisième : pair de France et sénateur (de droite et de gauche, en alternance). Trois existences aux plus hauts niveaux de la vie publique et politique, aux charges de l'État.

Néanmoins, les actions extérieures, spectaculaires, variées et nombreuses, n'ont été pour chacun d'eux que l'expression visible et sensible d'une démarche intérieure, d'une quête philosophique, spirituelle, authentiquement initiatique d'une ampleur qui apparaît

dans diverses circonstances mais, avant tout, dans la totalité de leur œuvre et tout spécialement dans leur œuvre poétique. À condition naturellement de les lire, de les relire, précisément comme on doit le faire pour des textes sacrés, des textes saints ou des rituels spirituels authentiques, et surtout pas comme… de la littérature… et encore moins comme des formes même très supérieures et talentueuses, de distraction…, de spectacle.

D'ailleurs, la démarche romantique véritable est le contraire du spectacle ou de la seule esthétique ; il s'agit en fin de compte de poésie, dans le sens antique et sacré du terme, de la poésie considérée ainsi comme synonyme de l'Art (Royal), de la Religion (non pas : d'une religion), de l'Initiation essentielle éternelle, c'est-à-dire de l'*Initiation divine,* dont toutes les formes initiatiques ne sont que des représentations partielles, temporelles, et disons-le, corporelles.

À propos d'Initiation, soyons sans ambiguïté : il ne s'agit pas de savoir *comment vivre ce monde,* mais bien et tout au contraire *pourquoi vivre ce monde.* Par conséquent, il n'est pas question de cultiver et d'organiser le confort de ce petit moi personnel, historique et géographique, moral et matériel, mental et naturel, auquel chacun est généralement si attaché, mais bel et bien d'en sortir… de ce moi, toujours tout petit et étroit, quel que soit notre état personnel et social.

En d'autres termes, s'il y a dans la quête romantique un culte du moi, ce n'est évidemment pas de ce «moi-là» qu'il s'agit mais, effectivement, du moi impersonnel ou a-personnel, de l'individualité divine, du Moi divin, à l'arrière-plan du monde apparent de la dualité et de la relativité, lequel est absolument l'opposé absolu du moi-particulier, avec ses définitions toutes dérisoires. Quête de l'Unité donc, de l'Unité transcendante et de l'Éternité, avec tout ce que cela implique d'élévation, de libération, d'exaltation affranchies de cette fantasmagorie temps/espace, laquelle fait de chaque vivant (humain et autre), un prisonnier soumis au vasselage de la Nécessité et de la Vulgarité, en un perpétuel combat pour gagner ou perdre, donc à l'existence qui n'est pas la Vie mais l'esquisse, uniquement l'esquisse, de la Vie.

Dans des formes apparentes très variées, les poètes romantiques ne nous disent que cela, mais un regard bien trop léger et le manque d'attention nous empêchent de voir qu'en semblant parler d'eux-mêmes, Chateaubriand et tous les autres avant, avec et après lui, nous parlent du monde, de nous, de tout, de Dieu… Il se pourrait bien en fin de compte, qu'une pseudo-hypertrophie-personnelle-égocentrique cache quelque chose de plus effacée que l'humilité, à savoir la conscience lucide (extra-lucide ?) du néant de toute affirmation singulière ou particulière.

Chateaubriand, après les années de la jeunesse passées dans le cadre sinistre de Combourg, s'est retrouvé avec lui-même en une sorte de vocation pour les causes perdues. Il n'a d'ailleurs jamais cessé d'évoquer d'une manière ou d'une autre, la vulgarité des bonheurs, succès et réussites du monde.

Sous le vêtement de la célébrité, sa vie apparaît malgré tout comme la réalisation fidèle de cette nuit malouine de 1768 où selon ses propos : *« la vie lui fut infligée ».* Une corvée en quelque sorte… compensée par les frimes qui protègent d'une trop grande fréquentation des hommes, et procurent le plaisir indicible des saisons difficiles. Même quand il parle du bonheur, il parle de malheur : *René, Atala, Les Martyrs et Les Mémoires d'Outre-Tomb*e sont là pour en témoigner.

Par *Le Génie du Christianisme,* par le chant des oiseaux, il nous révèle le fond d'une pensée extrêmement contradictoire, mais convaincue, après bien des doutes, de l'existence de Dieu, notamment par la contemplation des merveilles de la nature (nature dénaturée par l'histoire, comme l'homme lui-même). Le chant du rossignol devient une hymne à l'Éternel, et aussi le chant de tous les oiseaux et des arbres et des herbes, et de toute la Création.

Chateaubriand, cet éternel opposant, semble bien nous rappeler la perpétuelle imposture des faux ordres (ils sont tous faux), lesquels sont des dé-sordres et rien d'autre. Chateaubriand ou l'Orgueil inouï d'une humilité totalement impersonnelle ? Chateaubriand et bien d'autres !...

Lamartine : *Les Méditations, Les Harmonies Poétiques, Le Lac,* bien sûr, les odes politiques et les nouvelles méditations, et diverses poésies… Sans nul doute, un ensemble considérable qui tient, en fait, d'un

unique discours, d'une proclamation permanente où il est question des valeurs trahies régulièrement par l'humanité versatile et bien trop fallacieuse, où l'on voit en toute existence (tyran et martyr de toutes les autres) cette esquisse de vie s'égarant elle-même dans l'illusion vaniteuse de ses mérites et de ses réussites supposées. N'est-ce pas Lamartine qui nous parle avec insistance de l'humain, cette fange animée, enfermée dans temps et l'espace, de l'homme visible, cette dénaturation et défiguration de l'original ?

Heureusement, les catastrophes, naturelles ou pas, surgissent à point nommé pour nous rappeler la vanité de nos attitudes prétentieuses. La Chute et la Création découvrent qu'elles sont peut-être bien des sœurs jumelles ou mieux (ou pire), une seule et unique manifestation. Là encore, nous faut-il relire encore et encore ces longues suites de méditations d'une profondeur infinie : *Utopie, La Chute d'un Ange,* et au moins des dizaines d'autres tout aussi essentielles. Entendons ici le cri de la Création souffrante, son appel déchirant et grandiose, et réalisons avec Lamartine la vocation entr'aperçue de l'âme humaine à réconcilier le Créateur et la Création, à entraîner l'élan exaltant et exalté de la Nature entière et de tous les êtres sans aucune exception, vers Dieu et la Vie éternelle, dans l'Unité universelle des mondes.

Lamartine et quelques-uns de ses semblables ont vécu en pensée, paroles et actes dans toutes les directions, à tous les niveaux de la Vie, présentant à travers mille imperfections, l'Harmonie divine, finale, fondamentale, déjà là et surtout partout, dans toutes les contradictions.

Si la chose est possible, Victor Hugo est encore plus connu que les deux précédents… et encore plus méconnu. Paris ou Bruxelles, Jersey ou Guernesey, le secret est partout chez Hugo et l'art suprême est ici que le secret a l'air de ne pas en être un. Combien de fois, des esprits sûrs d'eux-mêmes ont cru observer ce qu'ils pensaient banalité quelconque, passant à côté de profondeurs infinies. Car Hugo, adepte du mélange des genres et des contrastes, est un authentique génie d'une imagination monumentale, d'ailleurs convaincu par lui-même de sa mission prophétique, de sa vocation de voyant, de veilleur (pendant que le monde dort), assuré d'avoir des révéla-

tions surnaturelles et déterminé à proclamer que la poésie est bien plus qu'un art ou, plutôt, qu'elle est l'Art Royal destiné à extraire du chaos du monde cette véritable pierre philosophale : la quintessence qui unit tout : art, théâtre, poésie, musique, avec philosophie, métaphysique, religion, et toutes sciences en vue d'illuminer l'humanité et de sauver la Nature entière.

On pourrait très bien se représenter Hugo sur ses vieux jours, penché tel le docteur Faust, sur *l'assemblage* de toutes les connaissances humaines, littéralement déchiré entre le plus noir pessimisme historique et le plus lumineux optimisme transcendant, obsédé par la seule idée fixe de réaliser le Grand Œuvre alchimique et hermétique.

L'œuvre de Victor Hugo, c'est une énorme accumulation de proses diverses, de poésies, de ballades, d'odes, de drames, de tragédies, de romans, de récits et de recueils, de références mythologiques, de lettres, de textes épiques, satiriques, lyriques, de chants et d'hymnes, qui lui fait occuper une place exceptionnelle dans l'histoire des Lettres. On ne peut pas résumer Hugo. Que d'idées et de réflexions, d'expressions sur des vérités fondamentales tels que le droit total des déshérités, humains ou autres, le ridicule des définitions, la dissolution annoncée du temps, de l'espace, de l'histoire personnelle qui nous empêche, nous tous les vivants, humains et autres, conscients ou pas, de voir l'ordre de Dieu qui n'a rien à voir avec le *mal,* ni avec ce que nous nommons avec impudence et imprudence le *bien.*

Il y a certes là, intuition et inspiration *ultra-humaine* ; il y a surtout de quoi réfléchir à l'infini sur la vie et sur la mort, le ciel et la terre, et sur Dieu, le monde et l'homme, et sur la myriade de valeurs depuis toujours chantées et glorifiées et simultanément, reniées et trahies par l'humanité encore dans les ténèbres matérialistes ou *prétendument spirituelles.* Mais il serait navrant et risqué de vouloir évaluer l'importance hypothétique de tel ou tel acteur du mouvement romantique, car il existe une qualité, une faculté, chez les uns et les autres, qui dépassent les différences aléatoires de notoriété.

La faiblesse lointaine et désabusée de Musset pour qui rien n'est sérieux ; la grandeur très discrète, héroïque et stoïque de Vigny, dont la vie a tant ressemblé à l'œuvre ; le combat de George

Sand contre l'art pour l'art, ou de Madame de Staël qui voyait la littérature comme une religion et surtout pas comme un métier, recouvrent une même démarche, pas du tout passagère ou provisoire, vers un Idéal total. Des formes variées à l'extrême, mais des aspirations communes.

L'attitude hautaine et noble de Benjamin Constant, remarquable intelligence paralysée par une auto-analyse désespérée, rejoint Senancour qui ne voit dans l'action que de l'agitation, un pis-aller. Charles Nodier, lui, était une sorte de militant très actif et combatif du romantisme, avec ses groupes culturels et spirituels. La critique impitoyable de la comédie humaine par Balzac, ou l'art pour l'art de Théophile Gautier, ou encore les récits aventureux d'Alexandre Dumas, semblent n'avoir aucun rapport avec les autres, pas plus que le cynisme glacial de Stendhal ou au contraire, les expressions fantastiques de Villiers de l'Isle-Adam.

Tant d'autres encore ! Michelet qui voit l'histoire comme le conflit perpétuel entre la liberté et la fatalité, l'esprit et la matière, l'être et la nature. Ou bien Sainte-Beuve acharné à découvrir dans le plus minime détail de la vie des grandeurs inouïes, invisibles au profanes. Et puis, comment ignorer Leconte de Lisle, le parnassien, ce grand romantique pseudo anti-romantique, obstinément axé sur l'horreur de la réalité de cette nature qui ne vit qu'en tuant, de la faim sous toutes ses formes qui commande tout, mais derrière laquelle se presse une unité éternelle et universelle qui veille… ou qui sommeille.

Par ailleurs, chacun sait que d'innombrables commentaires ont accompagné l'histoire du romantisme, et aussi de ses influences sur l'après-romantisme, influences directes ou indirectes sur les courants qualifiés de parnassiens, symbolistes, naturalistes, puis réalistes et… surréalistes…, existentialistes même, tous, pourtant plus ou moins anti-romantiques. Et nous n'ignorons pas ce que Baudelaire, Verlaine et Rimbaud doivent à l'épopée contradictoire du romantisme et, dans un climat plus complexe, Breton, Sartre, voire Claudel.

Le cas de Stéphane Mallarmé est très singulier dans la mesure où celui-ci, qui avait au plus haut point le sens du secret, du mystère et du sacré, s'est fait le champion (au sens chevaleresque du terme)

d'une littérature essentiellement aristocratique et hermétique, animé d'un idéal métaphysique de désintéressement absolu à l'égard des richesses matérielles et de toutes sortes de réussites sentimentales ou autres. Il fut un intégral serviteur de la poésie considérée comme un sacerdoce ; un romantique non-romantique, solitaire.

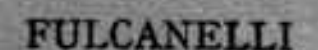
D'un autre ordre encore fut l'influence romantique extra-littéraire sur les deux grands religieux schismatiques : Lamennais et Lacordaire, ou sur des révolutionnaires politiques et philosophiques aussi violemment engagés que : Enfantin, Barbès, Louis Blanc, Blanqui, Proudhon et l'anti-Proudhon : Karl Marx.

Autant de constats paradoxaux puisque la grande sainte folie romantique, si elle a alimenté bien des utopies, icaries, solaries modernes et les projets phalanstériens de Fourrier et de Saint-Simon, ou les grands égarements, n'oublions pas que l'illuminisme et le nihilisme, ces deux opposés radicaux, cohabitent et coexistent dans les nébuleuses romantiques.

La quête romantique n'oublie rien ni personne. Même pas Sue, Zola ou Zévaco, si différents. Aussi, la vague romantique a investi, envahi de mille manières toute la musique française et, avant tout, Berlioz, mais aussi : Gounod, Lalo, Massenet et Adam, et encore : Auber ou Delibes et plus tard, Debussy. Mais il en est tellement !

Pour une conclusion parmi d'autres, provisoire comme toute conclusion, peut-on remarquer par exemple, que le géant, le généreux, l'altruiste Hugo, qui a génialement touché à tout avant de devenir le type même de la célébrité universelle, est très proche de certains autres, obscurs, vrais saints et purs ascètes ; et que Musset pour qui rien n'est sérieux, et Vigny pour qui tout est sérieux, ne sont totalement opposés que pour dire exactement la même chose ?

FULCANELLI



# LE MYSTÈRE DES CATHÉDRALES

ET L'INTERPRÉTATION ÉSOTÉRIQUE
DES SYMBOLES HERMÉTIQUES
DU GRAND-ŒUVRE

PRÉFACE DE E. CANSELIET, F. C. H.

*Ouvrage illustré de trente-six planches*
*d'après les dessins de*
JULIEN CHAMPAGNE



PARIS
JEAN SCHEMIT, LIBRAIRE
52, RUE LAFFITTE, 52
—
1926

***Document transmis par monsieur Raymond Fusilier***

En 1926, paraissait un important ouvrage dont le titre était « LE MYSTERE DES CATHEDRALES et l'interprétation ésotérique des symboles hermétiques du Grand –Œuvre ». Cet ouvrage était préfacé par E. CANSELIET, bien connu dans les milieux de l'occultisme et la couverture indiquait que l'ouvrage était illustré de nombreuses planches d'après les dessins de Julien CHAMPAGNE.

Dans sa préface CANSELIET indiquait : « *L'auteur de ce livre n'est plus, depuis longtemps déjà, parmi nous. L'homme s'est effacé. Seul, son souvenir surnage. J'éprouve quelque peine à évoquer l'image de ce maître laborieux et savant, auquel je dois tout, en déplorant, hélas ! qu'il soit parti si tôt » .*

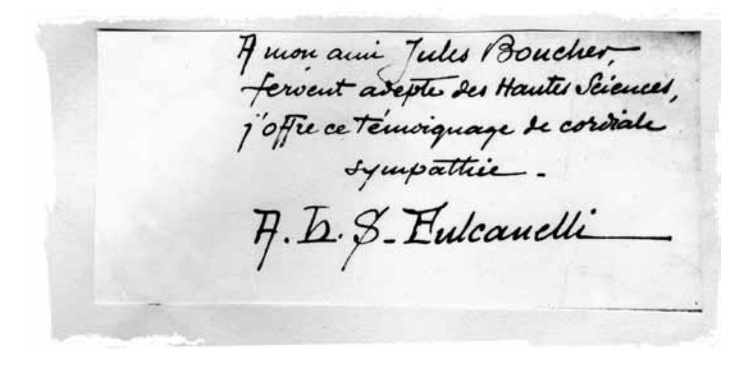
CANSELET ajoutait à la fin de sa préface «*Et maintenant, qu'il me soit permis, au nom des frères d'Héliopolis et au mien, de remercier chaudement l'artiste à qui mon maître confia l'illustration de son œuvre. C'est, en effet, au talent sincère et minutieux du peintre Julien Champagne que le Mystère des Cathédrales doit d'envelopper son ésotérisme austère d'un superbe manteau de planches originales. ».*

En effet, l'ouvrage portait en couverture, outre la citation de l'auteur et du préfacier, la mention « *Ouvrage illustré de trente-six planches d'après les dessins de Julien CHAMPAGNE (Jean SCHEMIT, libraire) ».*



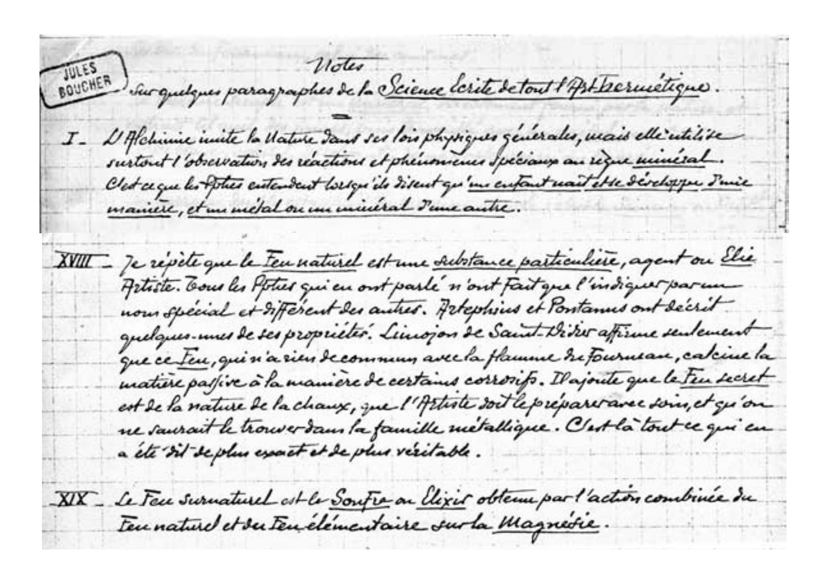
En fait, l'auteur du livre lui-même, et non pas seulement des dessins, était Jean-Julien CHAMPAGNE et c'est par une erreur volontaire que CANSELIET, dans sa préface, regrettait le décès de son auteur alors que ce dernier ne devait décéder que le 28 août 1932.

Nous tenons d'ailleurs de Jules BOUCHER, auteur de plusieurs ouvrages sur l'occultisme et fondateur de l'Ordre Martiniste Rectifié dont il fut le Grand Maître et auquel a succédé le signataire du présent article, la dédicace que CHAMPAGNE fit, signée de FULCANELLI, sur le Mystère des Cathédrales et qui était la suivante : *« A mon ami Jules BOUCHER, fervent adepte des Hautes Sciences, j'offre ce témoignage de cordiale sympathie. A.H.S. FULCANELLI. ».*


A mon ami Jules Boucher,
fervent adepte des Hautes Sciences,
j'offre ce témoignage de cordiale
sympathie.
A.H.S. Fulcanelli

D'ailleurs CANSELIET, dans son ouvrage intitulé « Deux Logis Alchimiques », écrivait en dédicace : *« A Jules BOUCHER, au commun ami de CHAMPAGNE et de moi-même, à l'hermétiste qui, mieux que personne, peut juger exactement de l'occulte personnalité de FULCANELLI. Très cordialement, ».*

Dans les Ex-libris de Jules BOUCHER figurait également un texte à lui remis par Jean-Julien CHAMPAGNE le 16 avril 1922 intitulé : *« Notes sur quelques paragraphes de la Science Ecrite de tout l'Art Hermétique ».*



JULES BOUCHER

Notes

sur quelques paragraphes de la Science Écrite de tout l'Art hermétique.

I – L'Alchimie imite la Nature dans ses lois physiques générales, mais elle utilise surtout l'observation des réactions et phénomènes spéciaux au règne minéral. C'est ce que les Ph.es entendent lorsqu'ils disent qu'un enfant naît et se développe d'une manière, et un métal ou un minéral d'une autre.

XVIII – Je répète que le Feu naturel est une substance particulière, agent ou Élie Artiste. Tous les Ph.es qui en ont parlé n'ont fait que l'indiquer par un nom spécial et différent des autres. Artephius et Pontanus ont décrit quelques-unes de ses propriétés. Limojon de Saint-Didier affirme seulement que ce Feu, qui n'a rien de commun avec la flamme du fourneau, calcine la matière passive à la manière de certains corrosifs. Il ajoute que le Feu secret est de la nature de la chaux, que l'Artiste doit le préparer avec soin, et qu'on ne saurait le trouver dans la famille métallique. C'est là tout ce qui en a été dit de plus exact et de plus véritable.

XIX – Le Feu surnaturel est le Soufre ou Elixir obtenu par l'action combinée du Feu naturel et du Feu élémentaire sur la Magnésie.

De même, on peut citer le texte calligraphié du « Dictionnaire hermétique » d'après David de PLANIS CAMPY avec l'indication *« Noté par Jean-Jacques CHAMPAGNE ».*



Dictionnaire Hermétique

D'après David de Planis Campy.

Fleur origine du

Bouquet Chymique

Paris Et. Dancy. 1646.

Noté par Jean-Julien Champagne




et celui intitulé « Le symbolisme alchimique » avec l'indication *« Recueilli et mis en ordre par Jean-Julien CHAMPAGNE »*

A l'inverse, Jules BOUCHER dédicaçait son Manuel de magie pratique
*« A la mémoire de FULCANELLI,*
*Mon maître et ami,*
*Je dédie ce petit livre,*
*étranger pourtant à ses études*
*qui furent purement alchimiques. »*

A LA MÉMOIRE DE FULCANELLI,

Mon Maître et Ami,

*Je dédie ce petit livre,*
*étranger pourtant à ses études*
*qui furent purement alchimiques.*

J. B.

Certaines planches du Mystère des Cathédrales sont datées et signées comme, par exemple, celle en couleur de l'écusson symbolique de la Chapelle Saint-Thomas d'Aquin (ancienne Eglise des Jacobins) planche XX signée, 1911, ou de la Sainte-Chapelle de Paris verrières sud (Le massacre des innocents), planche XXI, 1910, ou simplement signée comme la planche sur l'hôtel Lallemant, légende de Saint-Christophe, planche XXXI.

A la fin du « Mystère des Cathédrales » figure un écusson avec le mot évocateur : CAMPAAGNA.

142 LE MYSTÈRE DES CATHÉDRALES

Par l'exercice constant des facultés d'observation et de raisonnement, par la méditation, le néophyte gravira les degrés qui mènent au

SAVOIR.

L'imitation naïve des procédés naturels, l'habileté jointe à l'ingéniosité, les lumières d'une longue expérience lui assureront le

POUVOIR.

Réalisateur, il aura encore besoin de patience, de constance, d'inébranlable volonté. Audacieux et résolu, la certitude et la confiance nées d'une foi robuste lui permettront de tout

OSER.

Enfin, quand le succès aura consacré tant d'années laborieuses, quand ses désirs seront accomplis, le Sage, méprisant les vanités du monde, se rapprochera des humbles, des déshérités, de tout ce qui travaille, souffre, lutte, désespère et pleure ici-bas. Disciple anonyme et muet de la Nature éternelle, apôtre de l'éternelle Charité, il restera fidèle à son vœu de silence.

Dans la Science, dans le Bien, l'Adepte doit à jamais

SE TAIRE.



L'ouvrage fit beaucoup de bruit dans les cercles hermétistes. Plusieurs spécialistes devaient accuser l'auteur de quelque plagiat vis-à-vis de notes écrites par le libraire occultiste DUJOLS.

C'est ainsi que René GUENON écrivait dans une lettre du 12 janvier 1949 : « *Les livres parus sous cette signature (Fulcanelli) auraient été entièrement rédigés avec la documentation de DUJOLS* » ; il partageait l'indignation de FAUGERON à l'égard de ce procédé.

La tombe de Jean-Julien CHAMPAGNE est au cimetière d'Arnouville-les-Gonesse, carré D n° 45 C. Figurait sur la tombe une plaque sur laquelle était gravée la formule : « *Apostolus Hermeticae Scientiae* ».

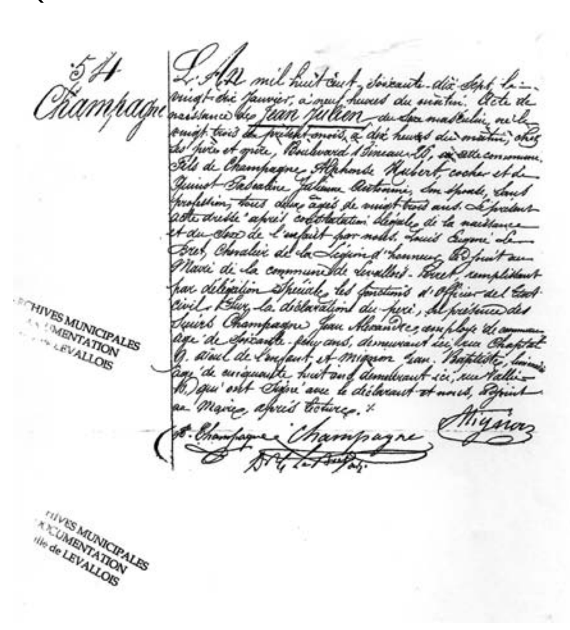


Mais cette plaque a disparu récemment et ne figure plus sur sa tombe.

Relevons que cette dernière est surmontée d'une grande coquille Saint-Jacques de Compostelle, attribut de ceux qui recherchaient la « pierre philosophale », symbole de l'hermétisme et de la recherche du Grand Œuvre.

Jean-Julien CHAMPAGNE était le cousin de Marguerite de Saint-Acheul, employée comme Jules BOUCHER, hermétiste précité, décédé en 1958, et CANSELIET et SAUVAGE, comme chimistes aux usines Poulenc de Vitry-sur-Seine.

Jean-Julien CHAMPAGNE était né le 23 janvier 1877 à Levallois-Perret (92) et était le fils de Alphonse CHAMPAGNE et de Mme née Pascaline QUINOT.



54
Champagne

L'An mil huit cent soixante-dix-sept le vingt-six janvier, à neuf heures du matin. Acte de naissance de Jean Julien du sexe masculin, né le vingt-trois du présent mois, à dix heures du matin, chez ses père et mère, Boulevard Bineau 26, en cette commune. Fils de Champagne Alphonse Hubert, cocher et de Quinot Pascaline Julienne Antonine, son épouse, sans profession, tous deux âgés de vingt-trois ans. Le présent acte dressé après constatation légale de la naissance et du sexe de l'enfant par nous, Louis Eugène Le Bret, Chevalier de la Légion d'honneur, adjoint au Maire de la commune de Levallois-Perret remplissant par délégation spéciale les fonctions d'Officier de l'État civil, sur la déclaration du père, en présence des sieurs Champagne Jean Alexandre, employé de commerce âgé de soixante-[illegible] ans, demeurant ici, rue Chaptal 9, aïeul de l'enfant et Mignon Jean Baptiste, [illegible] âgé de cinquante-huit ans demeurant ici, rue Vallier 10, qui ont signé avec le déclarant et nous, adjoint au Maire, après lecture.

J. Champagne — Champagne — Mignon — [illegible]



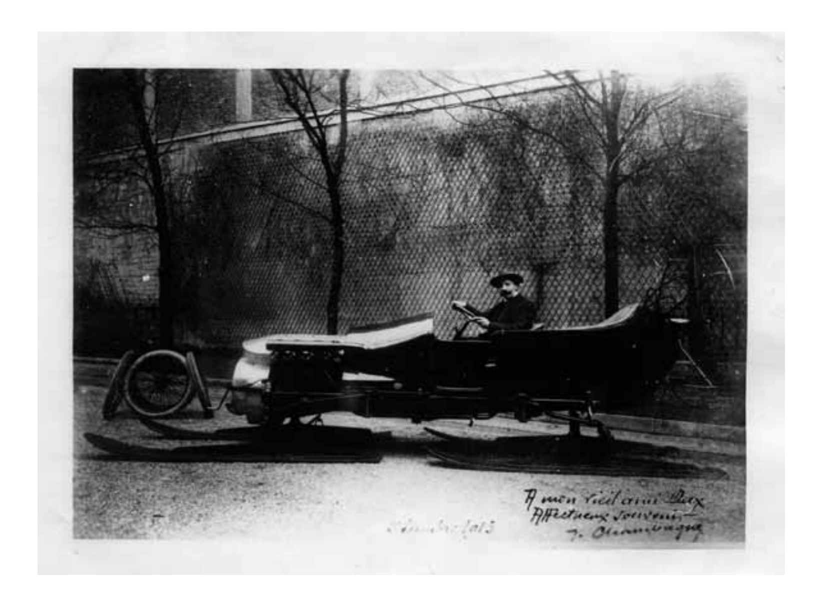
Il avait une sœur, Mme Gaston DERVEAUX qui habitait à sa même adresse.

Il a signé son ouvrage du Mystère des Cathédrales du nom de FULCANELLI (de Vulcain, feu terrestre et Hélios, feu céleste).

Il faut dire que Jean-Julien CHAMPAGNE habitait au 59 bis rue Rochechouart et qu'il avait pour voisins, d'un côté, CANSELIET et, de l'autre, dans une chambre à côté de lui sur le même palier, habitait

Charles Jean-Bastide BERGERON. Ce dernier mourut la même année que CHAMPAGNE, le 24 octobre 1932 en son domicile d'Arnouville les Gonesse. Leurs tombes sont dans le même cimetière, l'une à côté de l'autre.

On sait de Jean-Julien CHAMPAGNE qu'il fut le précepteur des enfants de LESSEPS. Sur une photo on le voit avec une voiture qu'il aurait monté lui-même sur skis, photo qui aurait été prise dans la cour de l'hôtel particulier de la famille de LESSEPS près de l'avenue Montaigne. Cette photo est dédicacée « A mon vieil ami Max ». Il s'agit de Max ROZET, libraire et ami de CHAMPAGNE.



# Ce jour où les images vinrent

***Par Christine Tournier***

Avant tout, il faut préciser que la recherche entreprise, livrée ici, n'est qu'une esquisse d'un travail bien plus considérable qui pourrait faire le sujet de plusieurs articles. Je m'en tiens à souligner des faits et à ouvrir des portes. Un tel propos pourrait a priori sembler très réduit ; en fait, il est immense et ne peut être traité ici que succinctement.
Le texte de **Matthieu 2, 1-12** parle de la naissance de Jésus, descendant d'Abraham par David, Salomon, Jacob et… Joseph, comme l'atteste également Luc. Il ne faut pas occulter que les deux Testaments indiquent clairement que Jésus était fils de roi par la branche aînée et, qu'à ce titre, il pouvait prétendre au trône temporel d'Israël (les disciples ne cessent d'y faire allusion) : sans cela, on ne comprendrait pas le comportement d'Hérode, question sur laquelle nous allons revenir.
Les Mages viennent d'Orient (et non d'Afrique, comme on le dit populairement). Je vous cite, à ce propos, un certain nombre d'extraits (très loin d'être exhaustifs) de l'Ancien Testament ainsi que de Jean et Luc :

**Genèse, 25 :** marque la parenté avec Abraham,
donc avec Israël.

**Isaïe, 6O, 6 :** « *Des multitudes de chameaux te couvriront ;*
*des dromadaires de Madian et d'Epha.*
*tous ceux de Saba viendront,*
*apportant de l'or et de l'encens,*
*et chantant les louanges de Yahvé.* »

**Psaume 72, 15 :** Qu'il vive et que lui soit donné l'or de Saba !

**Psaume 72, 10-11 :** *… les rois de Tharsis et des îles rendront tribut.*
*Les rois de Saba et de Sheba feront offrande.*
*Tous les rois se prosterneront devant Lui,*
*Tous les païens le serviront.* »

**Ezéchiel, 27, 22 :** « *Les marchands de Sheba et de Rama trafiquaient avec toi ; ils te pourvoyaient d'aromates de première qualité, de pierres précieuses et d'or contre tes marchandises.* »

**Jérémie, 6,20 :** Que me chaut l'encens
importé de Sheba,
et le roseau odorant
qui vient d'un lointain pays ? »

**Isaïe, 49, 23 :** « Des rois seront tes pères adoptifs
et leurs princesses tes nourrices.
Face contre terre, ils se prosterneront devant toi,
et lècheront la poussière de tes pieds. »

## *CONTEXTE D'ISRAËL ET DE LA ROYAUTÉ DE JÉSUS*

Rappelons qu'Abram, devenu **Abraham** (ce n'est pas le lieu de dire pourquoi ici) était parti, selon la tradition, avec sa femme Sarah et toute sa famille, en C**haldée,** précisément à Ur (**Genèse, II**), non loin du Golfe Persique. Il serait d'ores et déjà judicieux – nous comprendrons cela plus loin - de rapprocher les noms d'**Abram** et de **Sarah** de ceux de Brahmâ et de son épouse **Sara-Svati.**
En réalité, ils ne vécurent jamais dans la ville même, cette métropole sumérienne. En effet, il s'agissait de bédouins, de nomades, et Abraham deviendra Patriarche et père légendaire du peuple sémite parvenu dans le croissant fertile. Il n'est que de lire tous les textes de l'Ancien Testament le concernant. C'est toujours ainsi que, pour justifier et appuyer une noblesse actuelle, on recherche une légitimité ancienne.
La Chaldée et le Royaume de Saba (ou de Sheba) sont les pays de provenance des Mages et cela vient donner sens au fait qu'il est écrit que Jésus parlait araméen, langage nord-sémitique.
En effet, du 11e au 8e siècle avant J.C., les Chaldéens occupent le pays d'**Arara**, au nord de la Syrie. Certaines tribus s'installent en Mésopotamie, sur le Tigre inférieur.
Au 7e siècle, ils s'allient aux Scythes et au Mèdes.
Il s'agit donc bien là d'une langue hébraïque ET phénicienne, dès le 9e siècle, mêlée d'un peu d'arabe : après l'exil à Babylone au 6e siècle, les Hébreux parlent, eux aussi, l'**araméen** comme seconde langue et, de plus, adoptent son graphisme. Déjà, au 8e siècle, c'était la seconde langue des Assyriens. Sous l'Empire Perse, du 6e au 4e siècle, l'araméen « impérial » fut également la langue officielle de l'**Égypte** ( !). D'ailleurs le **Talmud** – qu'il s'agisse de celui de Jérusalem ou de celui de Babylone – fut écrit en araméen.
L'âge d'or de cette langue se situe entre – 300 et + 600, surtout en Judée et en Syrie. Ce ne sera qu'au 7e siècle après JC que l'arabe occultera cette langue essentiellement parlée par le peuple, le clergé et les fonctionnaires parlant plutôt l'hébreu : on le constate aussi

bien dans les manuscrits de Qumrân que dans certains termes des Évangiles synoptiques.
Finalement, aujourd'hui, le syriaque des chrétiens d'Orient et le samaritain du Mont Gazirim sont les seuls témoins encore perceptibles de cet araméen, ainsi que dans le Kurdistan perse, et surtout à Maloula, village libanais, à la frontière syrienne, où j'ai eu le bonheur de me rendre.
Ainsi, à l'époque du Jésus historique, Rome régnait sur la Palestine. C'était alors **Hérode Antipas** qui était tétrarque de Galilée et de Pérée (c'est-à-dire gouverneur d'une des divisions d'un pouvoir partagé en quatre, et vassal de Rome) ; **il ne pouvait que nommer ou déposer le Grand Prêtre hébreu.** Ponce Pilate, lui, était procurateur, c'est-à-dire magistrat fonctionnaire mandaté pour gouverner une province.
L'agitation anti-romaine était endémique, avec des tentatives d'instituer une république juive. Jésus – comme nous le montrent les textes cités plus haut – pouvait donc légitimement monter sur le trône d'Israël, et cela les Romains ne pouvaient évidemment pas l'admettre, non plus que le pouvoir religieux, le Sanhédrin, qui se trouvait ébranlé par la nouvelle Parole.

Avant de poursuivre pour cerner toujours davantage notre propos, il est bon de rappeler que ladite venue des Mages dans la crèche (affirmation ne figurant que chez Matthieu - qui ne donne d'ailleurs pas leur nombre – et dans certains Apocryphes) se situait, il y a encore peu de temps, dans le calendrier romain, le jour de l'**Épiphanie.** Aujourd'hui où le matériel prime sur le spirituel, la date fixe du 6 janvier, soit exactement 12 jours et 12 nuits après Noël, n'est plus respectée. Cette date du 6 janvier marque la fin du cycle de Noël et de la crèche et l'incarnation de l'Esprit.

Le terme **Épiphanie** signifie « manifestation de Dieu aux humains ». C'est la réplique orientale de Noël. En effet, autrefois, cette fête était plus importante et elle fut célébrée par l'Église grecque avant l'Église latine. En Égypte, le solstice d'hiver correspondait à notre 6 janvier, donc à la naissance du Soleil ; cela correspondait à la Fête de l'Immersion dans le Nil en l'honneur d'Osiris. En Grèce, c'était la date des Fêtes consacrées à Dionysos où l'on procédait à la bénédiction des eaux.
Nous verrons combien tous ces événements autour de la naissance de Jésus sont liés au culte solaire, en particulier zoroastrien. Beaucoup de baptêmes se faisaient ce jour-là, particulièrement en Gaule et en Espagne, car c'est l'époque où les sources renaissent, où l'eau

rejaillit (entre parenthèses, l'Église fêtera les Noces de Cana et le Baptême du Christ le même jour). Toujours en Espagne, on donne encore souvent les cadeaux le 6 janvier et non le 25 décembre, le Père Noël ayant moins d'importance : il n'est que la métonymie, un peu grotesque, de cette offrande à l'Enfant, à tous les petits enfants. (Cela fait penser à Bacchus, caricature romaine du Dionysos grec).
Cette célébration existait donc en Orient en tant que Fête de la Nativité, ainsi que dans certaines Eglises d'Occident, avant d'être « récupérée » par Rome dans la seconde moitié du 6e siècle après JC, au moment de la montée en puissance de l'Empire byzantin.

## *II. CREATION DU MYTHE DE LA CRÈCHE QUI SERA DE PLUS EN PLUS CODÉ*

Avant toute chose, précisons que Matthieu parle de la venue des Mages en disant qu'ils entrent dans le logis (il n'est aucunement fait allusion à une crèche). Comme seul Luc parlera de la venue des bergers, point que nous pourrions approfondir car il fait très froid – croyez-moi – dans la région, l'hiver, et aucun mouton ne paît à l'extérieur. Egalement, intéressante étude à faire sur les plus grands et les plus humbles, évoqués par deux évangélistes différents !
La **crèche** (**cripia** en latin) est une mangeoire à bestiaux, une étable par extension. Elle est vénérée dès le 3e siècle, au lieu dit Bethléem. Or Bethléem est le berceau de la famille de David, à 7 km de Jérusalem, et signifie **La maison du pain** (Beth : maison ; léem : pain). Ce n'est vraiment qu'au 16e siècle (la première crèche est montrée à Prague) qu'elle est placée dans les églises, puis, progressivement, dans les foyers où les figurines vont aller se multipliant et se diversifiant. Elles ont alors proliféré dans le monde entier.
À l'intérieur de cette matrice peu éclairée, **cinq personnages** principaux :
- l'Enfant, au premier plan, qui peut figurer le plan divin ;
- Marie et Joseph, au second plan, figurant le plan humain ;
- l'âne et le bœuf, au dernier plan, figurant le règne animal.

* * *

En étudiant cette configuration, on constate une identité totale avec celle exprimée dans le **Rig Veda** indien (qui comporte d'ailleurs 33 dieux principaux, eh oui !), où il est écrit que **Agni,** la divinité du Feu, Feu sacré lui-même (évoqué même dans certaines tradi-

tions occidentales, en particulier lors de la Saint-Jean), est né de la Vierge-Mère **Maya** et de **Twâstri,** le charpentier divin qui fabriquait le Svastika. L'Enfant a été annoncé par l'étoile **Savanagraha,** et leurs animaux accompagnateurs sont **la vache mystique** et l'**âne**. Il s'agit d'une « coïncidence » incontournable dont les Pères de l'Église avaient évidemment connaissance.
Il existe bien d'autres traditions, en Égypte, mais surtout en Inde avec **Christna** ou **Krishna**, né de la Vierge **Devaki** (la Divine), mais nous n'irons pas plus loin. Précisons cependant que le premier à avoir associé Christ, Krist (dénomination utilisée pour la première fois dans les Évangiles) à Khrishna fut Louis Jacolliot, en 1868, après un voyage de 25 ans en Inde. Il écrit : « Kristna, ou Christna, signifie en sanskrit 'Dieu promis par Dieu, saint'. »
Nous retrouvons les mêmes cinq personnages dans l'**Avesta,** le Livre Saint de Zarathoustra. Dans ces textes fondamentaux, les **Gathas** principalement, du zoroastrisme et du mazdéisme – religions monothéistes –, rédigés en perse proche précisément du védique, on honore **Ahura Mazda,** la Lumière s'opposant aux Ténèbres. Zoroastre, tel Jésus pour le christianisme, n'a pas créé la religion perse mais l'a réformée, entre le 7e et le 6e siècles, plusieurs siècles après l'installation des Aryens en Inde et en Iran. Quant aux références au dieu solaire Mithra, elles sont innombrables : mais ceci est encore une autre démonstration.
Rappelons enfin que, dans la **Kabbale**, Zoroastre est identifié à **Cham,** père de Canaan, l'un des trois fils de Noé, avec Sem et Japhet (**Genèse, 10, 18**). Rien n'est simple ! Le mithraïsme est le premier à avoir évoqué les anges et leur hiérarchie, avant l'exil des Hébreux à Babylone au 6e siècle.
Mais revenons à l'intérieur de la crèche.

a) **Marie, Myriam** en hébreu, signifie « Mère de Dieu ». Elle est l'avatar de **Mayâ**, déesse prestigieuse, compagne de **Varuna** dans une autre tradition indienne, distributrice de la Beauté (mais aussi de l'illusion). Elle constitue les puissances magiques qui assistent les dieux. En hébreu, on la dit **Almah,** ce qui signifie « jeune vierge » (Immaculée conception) mais la traduction peut également être simplement « jeune femme ». En fait, elle peut être associée à la Déesse Mère, sous quelque nom qu'elle se présente (Isis, Nout, Gaïa, Déméter…) qui incarne la compassion et la création de l'Univers.

Elle ne figure pas beaucoup dans les Évangiles synoptiques alors qu'elle fut très rapidement un objet de culte, avant même la doctrine ecclésiastique. Il faut dire qu'elle n'était assimilée qu'à une pauvre mère, humble et sans existence propre. Quand on lit la **Pistis Sophia** gnostique, on change radicalement d'avis. Marie est désignée par **Theotocus** comme « Mère de Dieu », lors du Concile d'Éphèse, d'ailleurs capitale de la Déesse Vierge-Mère Artémis, en 431.
Le Concile de Chalcédoine, en 451, la déclare Vierge. Cela ne devient cependant un dogme qu'en 1854, avec Pie IX. Ce qui fut plus tard renforcé par Pie XII. Nous trouvons une corrélation évidente entre Marie et Isis, représentée par les fameuses Vierges noires, vénérées en Europe bien des siècles auparavant. Les deux femmes sont souvent couronnées d'étoiles et toutes deux ont un croissant de lune sous les pieds.

b) **Joseph** se dit en hébreu **Yoseph,** « que Dieu ajoute ». Jusqu'au 14e siècle, on n'en parlait guère. Nous avons vu qu'on le dit charpentier comme **Twâstri**, ce qui n'est certes pas innocent quand on sait qu'il était en réalité fils de roi. Il tiendrait plutôt le rôle des Patriarches d'Israël, juste et sage, tels Abraham ou Noé.

c) **Jésus** est symbolisé par l'agneau pascal innocent, sacrifié, dont la consonance se rapproche de **Agni.** Celui-ci, personnification du Soleil, chauffe, éclaire, purifie ; il est une des deux forces qui permettent l'existence du Cosmos, en s'associant au **Soma** lunaire humide. Rappelons que le Soma figure en Inde, dans le Rig Veda, en tant que déité. La légende dit que l'aigle **Sandharva** apporte le miel de l'immortalité des dieux aux mortels pour que ces derniers puissent participer au divin. Le mot « soma » a donné « sève » et symbolise l'ivresse sacrée.
**Agni** est l'intermédiaire entre les dieux et les hommes. C'est le premier des dieux. Il est bon, protecteur contre les démons. Dieu du Feu matériel, sacrificiel **(Yagya)** et de l'âme, chaque être vivant est une parcelle de lui. Pour le symbolisme, je fais un *a parte* pour dire que la couleur de Agni est le rouge, qu'il a sept langues, sept dents et sept rayons de lumière qui émanent de lui. Là encore, on pourrait approfondir.
En alchimie, l'Agneau est la matière destinée à la réalisation de la Pierre philosophale, devenant Agnus immaculatus, agneau sans tache. Dans la Première épître de Pierre, 1, 19, il est écrit : « *…mais par un sang précieux, comme d'un agneau sans reproche et sans tache, le Christ…* ».

Jésus aurait été Araméen et serait donc issu d'un peuple qui, après bien des luttes avec les Assyriens, s'associa aux Chaldéens et aux Babyloniens. Le dieu araméen le plus important était Haddad ou Ramman (étrange connotation avec **Rama** ou Raman hindou). La déesse était Atargati (similaire à Astarté, Anath, donc à Anna, la prophétesse évoquée par Luc (et non, comme on le prétend, la mère de Marie : introuvable dans les Évangiles synoptiques). Le dieu portait aussi le nom de Yan (qui rappelle **Yaveh** mais aussi **Jean**). Nous ne débrouillerons certainement pas tout cela dans cet article.

d) L'**âne** est souvent associé au diable dont il serait la création, alors que le taureau est celle de Dieu. Sa réputation de bêtise (oreilles d'âne) – alors que sa douceur n'a d'égaux que son courage, sa patience, son obstination – est en réalité l'emblème des forces obscures. En Inde, il est la monture des divinités redoutables ; en Égypte, il était offert à **Seth.** Puissance génésique, il est l'incarnation de la libido : on pense naturellement à **L'âne d'or** d'Apulée. Face au bœuf, c'est l'élément sensuel, le plan terrestre, la matière, le pouvoir temporel. Le vieil homme à dépouiller, c'est l'âne qui est en nous.
En réalité, nous pensons que l'âne de la crèche est une ânesse dont la symbolique est quelque peu différente. D'abord, elle a un sens bénéfique : la fuite en Égypte se fait sur le dos d'une ânesse ; Le jour de la Pâque, Jésus se rend à Jérusalem sur une ânesse. C'est une monture divine, symbole de sobriété, de pauvreté, de résignation (Jésus accepte son sort), d'humilité, et surtout de Connaissance. En effet, l'âne est associé à Saturne, second soleil, étoile d'Israël.
Souvenons-nous que, chez les Hébreux, les épouses infidèles étaient promenées nues sur un âne. En fait, même s'il faut insister sur le symbolisme des deux éléments les plus « bas », pourrions-nous dire, cela a du sens car ils sont les faire-valoir (je n'irai pas jusqu'à dire les animaux totems), en quelque sorte, de puissances gigantesques en présence. D'ailleurs, le fait même que l'Enfant soit à la pointe du triangle, à l'avant du tableau, témoigne que l'âne permet aux forces instinctives d'être contrôlées, canalisées, car elles sont incontournables. Le Christ – le titre est lâché – est au juste milieu des forces apparemment contradictoires et, pourtant, en réalité, complémentaires.

e) Le **bœuf,** ou buffle, est le symbole de L**uc,** du sacerdoce. C'est d'autant plus étonnant que le bœuf et l'âne ne figurent, ni dans

l'Évangile de Luc, ni dans celui de Matthieu. (Par contre, j'ai vu, lors d'une exposition consacrée à Sumer, la représentation des quatre évangélistes selon leur signe : homme, aigle, lion, taureau… bien avant la naissance supposée de ceux-ci).
Comme il s'agit d'un taureau castré, ici sont symbolisés la puissance, la bonté, la fidélité, la patience, la constance, le sérieux, la douceur, la sérénité, le détachement, la force tranquille, la sagesse silencieuse, la contemplation. Il est la monture des sages, tel Lao Tseu ; il est le symbole du hiérophante. Animal lunaire, de sacrifice, il n'est en fait pas si différent, en son essence, de l'âne.
Il est l'emblème tibétain de **Yama**, la déité de la Mort. Il est principe spirituel mâle et actif : citons, par exemple le bœuf **Apis** en Égypte. Le bœuf était tenu en grande considération dans toute l'Asie et il fut un animal sacré chez les Grecs. Fait intéressant : à l'époque biblique, il était interdit d'atteler un bœuf et un âne…
Les premiers bas reliefs représentant le bœuf dans la crèche (elle-même évoquée uniquement par Luc) datent du 4e siècle : le christianisme, devenu Empire, a alors assimilé le culte de Mithra.
Pseudo-Denys Aréopagite, dans ses Œuvres complètes, écrit : « La figure du bœuf marque la force et la puissance, le pouvoir de creuser des sillons intellectuels pour recevoir les fécondes pluies du ciel, tandis que les cornes symbolisent la force conservatrice et invincible. » Mazu, maître Chan du 8e siècle, affirma avec force qu' « il faut fouetter le buffle. » (naturellement, il parle de nous-mêmes).

## *III. – PRÉSENCE DES ROIS MAGES*

Cette double appartenance à la royauté et au sacerdoce est fondamentale. Nous y reviendrons.
Les voici enfin ces Hommes Sages venus d'Orient, sujets de ces jours (de ces nuits ?) où ils se déplacèrent – comme l'avait d'ailleurs prédit Zoroastre lui-même – pour suivre un chemin initiatique vers un Être de Lumière.

### a) - Qui sont-ils ?

Nous avons vu plus haut le contexte géopolitique général de la région à cette époque.
Nous savons aujourd'hui que ce sont des sages, membres de la caste sacerdotale, appartenant à une tribu mède, seule détentrice du pouvoir religieux en Perse (**Maga**). Ce sont les héritiers de Zoroastre, pour-

suivant le culte d'**Ahura Mazda,** et non pas des sorciers ou des devins ; ce sont des astrologues, des savants. Philosophes, prêtres du feu, médecins, guérisseurs, purificateurs et sacrificateurs tout ensemble, ce sont également des scientifiques. Leur enseignement ressemble en tout point à celui des prêtres égyptiens, successeurs d'Hermès, ainsi qu'à celui des Brahmanes indiens et des Chaldéens.
Pratiquant la théurgie, ils connaissaient les moyens d'utiliser les secrets de la Nature.
Ce sont aussi parfois des rois comme l'étaient les prêtres chez les Celtes, les Gaulois et les Égyptiens (Pharaon). En effet, il a toujours été très difficile, à travers les âges – et ce dans toutes les civilisations – de séparer le pouvoir royal et politique du religieux. Cela n'a pu se faire que lorsque les rois n'ont plus servi leurs sujets, perdant alors leur consécration, ce caractère sacré, pour détourner leur fonction à leur profit et perdre leur image archétypale de catalyseurs des énergies spirituelles.
Être **Rois** les situe comme intermédiaires, médiateurs, entre la Terre et le Ciel. N'oublions pas non plus que le Roi est le soufre parfait des sages, l'or philosophique, la matière entrant dans la confection du Mercure.
Le terme **Maga, Magus, Mage,** restera en occident, dans les premiers siècles de notre ère, synonyme de « sectateur de Zoroastre » et de « servant du culte d'Ahura Mazda ». Platon utilisera le mot de **magie** pour tout ce qui est occulte. Les trois mages peuvent représenter, dans ce contexte, les trois étoiles d'Orion.
En chinois, le caractère ROI représente le Ciel, l'Homme et la Terre, intrinsèquement liés.

b) **– D'où viennent-ils ?**
Les Mages viennent du nord-ouest de la Perse, et la tribu mède à laquelle ils appartiennent a dû être une des premières à se convertir au mazdéisme et à suivre Zarathoustra qui, paradoxalement, détestait la sorcellerie et l'astrologie. D'ailleurs, **Saint-Yves d'Alveydre,** dans *Mission de l'Inde* (1886), affirme qu'ils arrivent du centre initiatique, l'**Agartha.** Dans l'Ancien Testament, nombre de prophéties les annoncent. **Daniel, 5 et 11,2** (surnommé Baltassar !) parle même d'un quatrième Roi (idée qui sera suivie surtout dans les Églises réformées américaines). Je cite : « *Voici : trois rois encore se lèveront pour la Perse ; le quatrième aura plus de richesses qu'eux tous, et lorsque sa richesse l'aura rendu puissant, il provoquera tous les*

*royaumes de Yavân. Un roi vaillant se lèvera et règnera sur un vaste royaume et fera ce qu'il lui plaît...* », etc.
À l'encontre de ce que certains auteurs ont pu écrire, ce ne sont ni des Sabéens, ni des Arabes, mais des Indo-Iraniens. La confusion provient du fait que le Royaume de Saba (ou de Sheba), en Arabie méridionale, était grand pourvoyeur d'or, d'épices, d'encens, de pierres précieuses, de myrrhe, et que les Sabéens, comme Jésus, remontaient précisément à Abraham !
Cette civilisation avancée, d'écriture sud-arabique, date d'avant le 9e siècle avant J.C. Religion et politique y étaient conjointes. Ce royaume – dont on parle dans la Bible avec l'épisode célèbre de la Reine de Saba et du Roi Salomon – fut très puissant, conquérant l'Éthiopie et le Royaume minéen, allant jusqu'à unifier, au 3e siècle après J.C., l'Arabie du Sud. Il s'éteignit au 6e siècle tandis que, plus loin, croissait l'Empire de **Byzance.**
Si je parle de Saba, c'est surtout pour démontrer combien tout est imbriqué : c'est sa richesse que les Mages apportent à l'Enfant. Et si la Reine de Saba représentait le principe féminin et Salomon le principe masculin, tous deux étaient des entités solaires.

Dans le **Premier Livre des Rois, 10, 1-3,** il est écrit : « *La renommée de Salomon était parvenue jusqu'à elle..., la Reine de Saba vint l'éprouver par des **énigmes.** Elle apporta à Jérusalem de très grandes richesses, des chameaux chargés d'aromates, d'or en énorme quantité et de pierres précieuses.* ». Quand on lit le mot « énigmes », on est loin de la représentation hollywoodienne de Cecil B. de Mille (!).
Une autre citation parmi des dizaines, tirée des **Chroniques, 9, 1-2 :** « *La Reine de Saba apprit la renommée de Salomon et vint à Jérusalem l'éprouver par des **énigmes.** Elle arriva avec de très grandes richesses, des chameaux chargés d'aromates, quantité d'or et de pierres précieuses. Quand elle se fut rendue auprès de Salomon, elle s'entretint avec lui de tout ce qu'elle avait médité. **Salomon l'éclaira pour toutes ses questions et aucune ne fut pour lui un mystère qu'il ne pût élucider.*** » On voit s'esquisser des parallélismes qui nous offrent bien des possibilités de recherches et de comparaisons.
Une légende tardive dira que les Mages venaient d'Ecbaton, ville iranienne de l'ouest. Une autre, citée par **Marco Polo** au 13e siècle, situe leurs tombes à Saveh, au sud-ouest de Téhéran, alors centre astrologique célèbre. Nous verrons plus loin que l'histoire ne s'arrête pas là.

Bien que Matthieu ne parle pas de leur nombre, la tradition veut qu'ils soient trois, symbole récurrent dans cet épisode comme il l'est dans bien d'autres.

- **Melchior** est roi d'Arabie, le plus âgé (?). Il porte une longue barbe grise et offre de l'or pour symboliser la **Royauté du Christ. Malkî** (roi) ; or : roi de lumière (encore !). Il représente la richesse mais surtout la Lumière spirituelle. Il est associé au Lion, donc au soleil, au feu.

- **Balthazar.** En persan, **Azar** signifie « Ange de Feu » (ou **Atash**). Cette divinité présidait au 9e mois du calendrier perse. En fait, il est équivalent de Agni en Inde. C'est un **Yazata,** une déité protectrice du panthéon mazdéen. Balthazar serait Roi d'Éthiopie, selon Bède, mais ceci est évidemment une indication arbitraire, pour symboliser l'âge mur. Il offre de l'encens pour reconnaître le **Christ Prêtre Hiérophante.**

Le début de son nom pourrait être une déformation de **Baal,** avec, en plus, un jeu de mot sur **Sâr,** le Prince de Baal, nom générique d'une déité phénicienne, **araméenne** et cananéenne. On associe son nom au descendant de **Sein,** roi chaldéen. En hébreu, il se nomme **Beliassar.** En akkadim, **Bél-sarransur** signifie « Bel protège le roi ». Il porte le même nom que le fils de Nabuchodonosor, dernier roi de Babylone, celui qui fut assassiné par les Perses, et auquel succéda **Darius** lui-même : encore une coïncidence !

- **Gaspar** serait roi de Tarse, au bord de la Mer Caspienne (la Tarsus turque), région qui fut tour à tour occupée par les Hittites, les Grecs et les Romains. Il serait de la race de **Japhet,** l'un des trois fils de Noé avec Sem et Cham. Le nom peut provenir de l'hébreu **Gathaspa,** « celui qui vient voir », mais il est également assimilé à **Ganzabara,** le « gardien du trésor », titre attribué aux administrateurs, après l'Exil du 6e siècle, et dans la Babylone grecque ; mais j'avoue que j'adhère moins à cette seconde proposition, même si l'Empire achéménide dont il est issu prospéra au 5e siècle avant JC.

Gaspar est représenté généralement jeune, d'une vingtaine d'années, et offre de la myrrhe, dont les vertus médicinales désignent l'Enfant comme Guérisseur, Prophète et grand Physicien.

Au deuxième millénaire, tous les peuples indo-européens d'Anatolie centrale ont abouti, au temps de Jésus, à une confrontation

entre deux mondes : sémite et arien/indo-européen, avec les cultes de Ahura Mazda et de Mithra.
Le nom des mages figure dans différentes langues.

**c) Pourquoi viennent-ils ?**

Les Mages viennent d'Orient, origine de la Lumière et représentant la spiritualité face à l'Occident matérialiste, la Sagesse face à l'agitation, la Vie contemplative face à la vie active, la Métaphysique face à la psychologie. Ils voyagent en « Quête de Vérité ». Ils constituent un symbole double car ils se rendent vers l'occident pour chercher le « Fils » de Dieu, tout en venant de l'orient où se trouve apparemment davantage la Connaissance. Merveilleux paradoxe qui leur permet de **trouver l'Esprit au cœur de la matière** (tels le yin et le yang intrinsèquement mêlés).
Il n'est pas dit d'où ils viennent. En fait, ne font-ils pas symboliquement et réellement un voyage à l'intérieur d'eux-mêmes ? (le voyage pour se fuir serait, lui, voué à l'échec). Ici, il s'agit de cheminer vers une nouvelle Initiation, en une nouvelle Recherche mystique.
Les Mages vont s'arrêter à Jérusalem où les attend l'épreuve du mensonge, des faux sentiments, de l'hypocrisie, avec Hérode. Celui-ci craint qu'un nouveau roi le détrône [**Prophétie de Michée, 5,1 :**

> « *Mais toi, (Bethléem) Ephrata (« féconde »)*
> *le moindre des clans de Juda,*
> *c'est de toi que me naîtra*
> *celui qui doit régner sur Israël ;*
> *ses origines remontent au temps jadis,*
> *aux jours antiques.* »]

et souhaite tuer son rival éventuel à venir. Les Mages, prévenus par un ange, repartiront « par un autre chemin », car, après avoir contemplé l'Essence divine, ils sont **différents** au retour de leur itinéraire.
Ils suivent une Étoile qui s'arrêtera au-dessus du « logis » de l'Enfant Roi. Elle les guidera en manifestant, par son existence, la naissance d'un Messie *(Oracles de Balaam.* **Nombres, 24, 17 :**

> *« Je le vois – mais non pour maintenant,*
> *je l'aperçois – mais non de près :*
> *un astre issu de Jacob devient chef, un sceptre se lève,*
> *issu d'Israël.*
> *Il frappe les tempes de Moab*
> *et le crâne de tous les fils de Seth. »)*

L'étoile est une fenêtre sur l'Univers, ombilic du firmament. Sa mobilité fait référence aux phénomènes cosmiques qui précèdent toujours – dit-on – les grands événements terrestres. Mais nous approfondirons cela plus tard.
Après avoir adoré l'Enfant, lui avoir fait allégeance, eux parmi les plus sages, les Mages repartent, complètement transformés, suivis par le **Massacre des Innocents** qui scelle par le sang le changement d'un monde. S'ils marchent, comme les alchimistes, dans l'obscurité, pour parvenir au Grand Œuvre, ils portent avec eux des présents qui ont sens.

**d) Symbolisme des présents et de l'Étoile**

**1 - L'or** est le métal le plus pur, le plus précieux, le plus sacré, et représente la lumière, l'illumination, la perfection absolue des bouddhistes, l'éclat de la lumière cosmique principielle. Il est le plomb transmuté alchimiquement, symbole de rédemption, de Connaissance ésotérique, l'élément FEU, yang.

Il représente l'immortalité spirituelle, la manifestation de l'Esprit divin. **Silesius** parle de l'or comme étant « la tran formation de l'homme par Dieu en Dieu. » Pour **Frédric Portal,** dans Des couleurs symboliques, c'est « *un symbole des mystères soustraits à la connaissance du vulgaire; les prêtres dérobaient l'or, symbole de la lumière, au regard des profanes* » (ceci est en rapport avec l'Hermès psychopompe grec).
Chez les Égyptiens, l'or est carrément la chair même de Râ, donc de Pharaon. Ici, il symbolise le Christ, le Messie (En hébreu **Mâsiah,** « oint du Seigneur »), l'image idéale du Sauveur de l'Humanité reconnu par les Mages.

**2. - L'encens,** qui élève les pensées et la prière vers le ciel, est l'expression de la fonction sacerdotale, de l'âme, de la spiritualité, qui consacre la divinité de l'Enfant. Son nom vient du latin incendere, « allumer ». Il s'agit d'une résine du boswalia, plante térébinthacée de l'Inde, qui aide à la perception de la Conscience cosmique. L'encens symbolise l'Incorruptibilité et peut être associée à l'élément AIR. Les rituels de pleine lune, par exemple, où l'encens est omniprésent, permettent de l'associer à cet astre.

**3. - La myrrhe,** venue de Saba, était exploitée en Inde, en Nubie, au Yémen et dans le Caucase. Une légende indique que **Myrrha** (Maria ?), fille de Cinyre, roi de Chypre, et mère d'Adonis, fut

transformée en arbrisseau résineux, permettant d'obtenir du parfum et des produits de toilette. Cette gomme résineuse odorante et aromatique, privilège des dieux, provient du balsamier d'Arabie. Elle symbolise la mort, celle du corps éphémère, mais elle annonce aussi la souffrance rédemptrice à venir du Christ, sa Passion. Elle est très souvent conjointe à l'huile d'onction pour la sanctification lors des rituels. Elle est associée à la **TERRE.**

Le quatrième élément de notre tradition occidentale sera évidemment l'EAU du baptême. Ce qui permet d'introduire une courte étude de l'**Étoile,** signe d'eau, lumière lointaine dans l'infini de la nuit, symbole d'espoir car elle repousse les Ténèbres et permet d'éclairer l'inconscient.

Dans toutes les civilisations, les étoiles sont quelque peu considérées comme les fenêtres du monde, les âmes des hommes.

Si je m'attarde un peu sur l'Étoile c'est qu'elle est l'élément prépondérant de ce jour, de cette nuit, où les Mages vinrent… Elle est, depuis plus de 5000 ans, toujours messagère du Divin et de l'Esprit manifesté, image, voire nom même du Messie annoncé par les prophètes.

Les zoroastriens identifiaient l'Étoile à **Tishtrya,** un **yazata,** c'est-à-dire un gardien de l'**Esprit,** à **Sirius,** dieu iranien de la pluie et des tempêtes (encore l'eau). Dans la mythologie de l'**Avesta,** elle est identifiée à **Mercure.**

L'étoile de Jacob ou de Jude se trouve dans la constellation de la Vierge. Perses, Syriens et Arabes la nomment Messa eil, soit Messiah El (« Fils de Dieu », « Messie »).

Au 13e jour du mois de Farvadin, dans le calendrier zoroastrien, on invoquait Tishtrya, la glorieuse et lumineuse. Cette étoile se lève en fin d'été, juste avant l'aube, et les nuits d'hiver proches du solstice, où elle brille en début et milieu d'après-midi. Les Mages viennent-ils donc le jour ou la nuit ? A la fin de l'été ou en hiver ? Tout cela est anecdotique au premier degré mais essentiel dans la politique de l'Église.

En effet, en 274, l'Empereur Aurélien avait fait du 25 décembre la fête de la naissance du soleil. Parallèlement, le culte de Mithra, dieu aryen du soleil, est à son apogée. Ce n'est qu'en 354 que l'Église date la naissance du Christ le 25 décembre, ce qui correspond à la date de naissance de bien des déités solaires antérieures : Bouddha, Krishna, Mithra, Horus (son nom peut glisser vers Yeshua, Insa, Iesu), Adonis, Hercule (fils de Jupiter, fils de dieu), Dionysos, Hermès (lui aussi fils de Zeus et de Maia – encore…), Bacchus, Freyr (fils

d'Odin)… Chaque fois, ils sont nés d'une Vierge-Mère, dans un abri obscur, une grotte, une caverne, une étable…
Les Celtes et les Germains fêtaient le solstice d'hiver le 25 décembre, avec la tradition du sapin, symbole de l'arbre de l'Eden et de l'immortalité puisqu'il est toujours vert.
Centre de lumière en astrologie (5e maison), ce n'est pas par hasard si l'étoile est la lame XVII du Tarot, qui symbolise le principe féminin de l'harmonie des mondes ; elle lie le divin parfait à l'humain imparfait, illumine et annonce le Rédempteur.
Il est intéressant de rappeler que les premiers chrétiens avaient recours à cette représentation pour manifester la gloire du Christ. Et la mandorle ou le simple halo autour de la tête ou du corps de Jésus n'est pas nouveau. Cela remonte à des siècles pour souligner toutes les déités solaires, l'éclat de l'Éveil. C'est le cycle universel 10 + 7 = 17 (3 + 3 + 1 = 7, les deux premiers nombres constituant les deux ternaires du sceau de Salomon, et le nombre 1 l'unité principielle de l'univers), témoignant des principes qui président à l'harmonie des mondes ; l'étoile représente donc la lumière céleste qui apporte à l'humanité la Foi, la Paix, l'Amour universel.
Dans le judaïsme, les étoiles sont toujours associées à un ange, ce que nous retrouverons plus tard dans l'Apocalypse de Jean. Le prophète Daniel considérait que les hommes ressuscitaient sous forme d'étoiles. L'étoile de David ou de Salomon indique la royauté des ancêtres de Jésus. Et le Christ sera comparé par **Pierre, 1, 19** (Seconde épître) à l'Étoile brillante du matin : « *Ainsi nous tenons plus ferme la parole prophétique : vous faites bien de la regarder, comme la lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour commence à poindre et que l'astre du matin se lève dans vos cœurs.* » (Encore une référence au soleil).
Étrangement (est-ce par mimétisme inconscient ou par acquis génétique de la culture humaine ?), les enfants représentent quasiment toujours l'étoile à cinq branches, pointe en haut, tel le pentacle pythagoricien où l'homme s'inscrit, avec ses cinq sens. Juste une courte citation de **Guillaume de Saint-Victor,** dans ses Précieux Recueils : « *L'étoile flamboyante est le centre d'où part la vraie lumière.* »
Pour les Égyptiens, l'étoile représente le fils d'Isis et de Râ. D'ailleurs, l'ankh, la croix de vie, s'y inscrit parfaitement. N'est-ce pas le symbole de cet Être Éveillé qui apparaîtra en Palestine ? Ainsi, entre Perse et Égypte, se noue à Bethléem un mystère qui ne peut que marquer le lien entre Orient et Occident méditerranéen.

## *IV– EXTENSION SYMBOLIQUE ET LÉGENDAIRE ET/OU HISTORIQUE*

Avant d'achever cette inachevable étude, j'aimerais aborder quatre points intéressants qu'il restera à développer dans une autre publication.

**a) La récurrence du nombre TROIS.**

Dans la symbolique bouddhiste, les trois Mages prophétisés, nombre de l'Esprit, peuvent représenter le Triple sentier : pensées justes, paroles justes, actions justes. Si la royauté céleste est dans le Christ, la royauté terrestre est dans la trinité des Mages. Ce n'est que plusieurs siècles plus tard, avec la naissance de l'art byzantin, qu'ils seront représentés de trois couleurs alchimiques de peau ou de manteau, pour signifier l'universalité du Nouveau Né ; trois âges (jeunesse, maturité, vieillesse), etc. ; et qu'on leur attribua leurs noms actuels plus sémites. Ils apportent trois cadeaux.
L'étoile constitue, avec la lune et le soleil, une puissance ternaire.
En Scandinavie, on fait brûler trois bougies le jour de l'Épiphanie, en hommage à la Trinité que constituent le Père, le Fils et l'Esprit.
Les trois deniers dont nous reparlerons à propos de la galette, symbole solaire, et de la fève, ont une histoire très révélatrice.

**b) Mythologie construite sur les Mages**

L'impératrice Hélène, mère de Constantin 1er, aurait découvert leurs corps, au 4e siècle, lors d'un pèlerinage en Perse, et les aurait rapportés à Constantinople, dans la mosquée de Sainte-Sophie. Puis Constantin les aurait fait transporter à Milan où l'on construisit pour eux une basilique. Ainsi, en 614, les Perses protégèrent l'église de la Nativité à Jérusalem, lors de leur invasion de la ville, car elle possédait des fresques représentant les trois Mages vêtus à la mode perse. Aujourd'hui, leurs reliques seraient dans la cathédrale de Cologne, fief des Habsbourg, ce qui nous conduit tout droit aux Mérovingiens. Mais cela aussi est une autre histoire.

**c) Symbole de la fève**

Ce n'est pas un sujet accessoire. En effet, début janvier, lors des Saturnales romaines, on élisait le roi avec des fèves blanches et noires pour les scrutins. C'est ainsi que l'on procédait dans les couvents chrétiens et que l'on continue de pratiquer en maçonnerie, entre

autres. Lors de ces fêtes en l'honneur de Saturne, les esclaves prenaient la place des maîtres et vice versa. Cela donnait naturellement lieu à de belles orgies. Mais Saturne est le père de Jupiter et représente le métal froid, c'est-à-dire le plomb, en alchimie. Ce qui est intéressant c'est que certains alchimistes estiment que la fève est le tiers du poids d'un scrupule, lui-même tiers d'un gros ou 24e partie de l'once qui vaut 24 grains, elle-même douzième partie de la livre. Et que vaut un gros ? Trois deniers. Que de tiers ! Judas recevra trente deniers pour sa participation au Grand Œuvre christique.

L'Antiquité gréco-latine estimait que les fleurs de la plante signifiaient un symbole lugubre car elles étaient censées contenir les âmes des morts.
Les Égyptiens en interdisaient la consommation, de même que les Pythagoriciens (qui ont toujours conservé le secret à ce sujet). Pendant des siècles, les fèves ont été offertes lors des mariages ou des labours. **Orphée** et **Pythagore** demandaient de ne pas manger de fèves puisqu'elles incarnaient les âmes des morts. Pour **Pline,** les fèves sont les symboles de la prospérité des morts. Elles sont le lien avec les Immortels et sont liées à la notion de réincarnation, depuis les Égyptiens, en passant par les Grecs et les sociétés méditerranéennes agraires.

La fève n'est donc pas anodine dans la galette solaire car elle symbolise le soleil minéral, c'est-à-dire l'embryon, l'enfant mâle à venir. Elle fut ensuite, dans nos sociétés occidentales, remplacée par le fameux baigneur représentant l'Enfant. Aujourd'hui, les fèves ne sont plus qu'objets de collection et prétextes à une fête païenne qui a perdu ses sources. On est loin du temps où la fève de la galette se conservait jusqu'à l'année suivante, pour affirmer la continuité du chemin initiatique de chaque être humain.

d) Je voudrais, pour être la plus exhaustive possible, achever sur la tradition du sapin de Noël. Elle est née en Alsace au 12e siècle. Cet arbre symbolisait l'arbre d'Eden et n'était d'ailleurs décoré que de pommes accrochées à ses branches. Au 16e siècle, on y rajoute des roses pour représenter la Vierge. Les boules d'aujourd'hui sont un substitut de ces pommes. N'oublions pas que les Églises orientales célébraient Adam et Ève le 24 décembre ! Mais l'Église catholique s'opposa à cette coutume du sapin qui demeure toujours vert, qu'elle attribuait à la franc-maçonnerie (tiens, tiens, pourquoi donc ?),

et ce pratiquement jusqu'à la dernière Guerre mondiale, malgré son extension dans toute l'Europe et le Nouveau Monde.
La fête de la Nativité n'est bien sûr que la réitération d'une tradition bien antérieure au protestantisme qui, pourtant, adopta aussitôt le sapin, symbole d'éternité. L'Église a finalement entériné la coutume en posant une étoile au sommet de l'arbre, étoile qui précisément guida les Mages dans leur itinéraire.
Douze jours après la Nativité, le jour de l'Épiphanie, on détruisait le sapin pour le jeter au feu. Encore un hommage solaire.

### *Conclusion ?*

Eh bien, il n'y en a pas, il ne peut y en avoir… C'est au contraire ici que tout commence…
Les Mages astronomes sont une clé pour la compréhension du mythe de la naissance de Jésus. Venus d'Orient chercher la Lumière au cœur de l'Obscurité, eux qui pourtant détenaient potentiellement cette Lumière, ils constituent un triangle parfait.

**Partis d'Orient vers l'Occident, ils réconcilient, en trouvant l'Enfant, le Graal, les parties dissociées du monde et de l'intérieur de l'être.**
Leur reconnaissance de l'Éveil d'un Être hors du commun, Roi, Hiérophante, Prophète, scelle l'universalité de l'événement et marque le point de jonction entre deux mondes : celui de la Vengeance (« œil pour œil, dent pour dent ») et celui de l'Amour (« Aimez-vous les uns les autres »), comme l'avait déjà dit **Lao Tseu** ;
La transmission de la puissance de la Compassion et de la douceur est issue de la Lumière qui repousse le dogme.

Il ne s'agit pas d'un syncrétisme mais d'une harmonisation de forces contradictoires. Les Mages adhèrent au message car ils sont Sages, sages comme des i-mages. L'imago, rappelons-le, a, entre autres significations, celle de « portrait d'ancêtre », « homme de haute noblesse », « écho ».
Nous pouvons dire que le déplacement de ces hauts dignitaires orientaux est comme une réponse à un appel, à une vibration. Leurs offrandes sont la manifestation matérielle de leur dimension spirituelle, l'acte de reconnaissance du Maître, l'adhésion à cette révolution intérieure prônée par d'autres maîtres – tel Krishnamurti – depuis des millénaires.

# RABINDRANÂTH TAGORE (7 mai 1861-8 août 1941)

***Par Azarie Aroulandom***

## *RABINDRANÂTH TAGORE (7 mai 1861-8 août 1941)* [1]

Tagore poursuit sa défense de la créativité et encourage l'homme à acquérir une certaine plénitude dans le chemin de la Connaissance. Il prend également position contre l'Empire britannique et, après la partition du Bengale en 1905, rejoint le mouvement d'indépendance nationale mené par Gandhi. Cependant, influencé par son éducation et ses expériences à l'étranger, et malgré les amitiés qui les unissent, les deux hommes ne sont pas d'accord sur les moyens à utiliser pour acquérir l'indépendance et la libération de l'Inde.

Alors que Gandhi milite pour la non-coopération avec les Britanniques et pour une restructuration économique, Tagore propose une action plutôt intellectuelle en faveur d'une libération sentimentale qui conduirait à des réformes sociales et politiques.

Ainsi, en 1920, Gandhi propose de boycotter les industries textiles britanniques : les Indiens n'ont qu'à filer eux-mêmes leurs propres tissus sur les rouets traditionnels. Tagore s'y oppose, et il écrit que :

*« L'indépendance de l'Inde doit être fondée sur le développement de l'intelligence, de la connaissance, de la pensée scientifique, et non sur des gestes inutiles »,* comme celui de filer avec un vieux rouet, outil qu'il juge dépassé. Il s'inquiète aussi de l'importance croissante de Gandhi dans cette lutte pour l'indépendance : *Être indépendant, ce n'est pas dépendre d'un seul homme ni lui obéir aveuglément.*
Il se distancie du Mahatma en mettant en garde contre un nationalisme étroit et en prônant l'ouverture de la population indienne à la connaissance et au monde extérieur.
*« Lorsque je jette mon regard tout autour, je rencontre les ruines d'une orgueilleuse civilisation qui s'écroulent et s'éparpillent en vastes amas de futilités. Pourtant, je ne céderai pas au péché mortel de perdre confiance en l'homme : je fixerai plutôt mon regard vers le prologue d'un nouveau chapitre dans son histoire. » (Extrait de l'Offrande lyrique).*

Gandhi doit son surnom de ***Mahatma*** à Tagore. Mahatma signifie : Maha= grand, Atma= âme - (« Grande âme »), ce mot sanskrit vient

[1] *La première partie de cet article a été publiée dans le numéro 4 de 2011 (pages 274 à 282).*

des Upanishads où il désigne l'Être Suprême et par extension, tous ceux qui s'unissent à Lui par la Connaissance et l'Amour.

Tagore eut le courage d'être dans l'Inde de cette époque le chantre de l'antinationalisme, non-violent et ardent défenseur de l'indépendance de l'esprit. Il œuvra au rapprochement des civilisations orientale et occidentale, aux dialogues des Cultures et des Civilisations.
En 1915, le gouvernement dirigeant britannique lui a décerné le titre de chevalier qu'il a rendu plus tard pour protester contre le massacre bagh jallianwala et de répression politique britannique en Inde.
Tagore participa à sa façon à l'émergence de l'Inde comme nation. Il demeure l'auteur le plus célébré de la culture bengali et une figure majeure de l'héritage culturel et politique de l'Inde. Il a contribué à renouveler la danse et le théâtre indien et à les rendre populaires. Il est l'auteur de nombreux poèmes et chansons patriotiques dont deux sont devenus les hymnes nationaux de l'Inde et du Bangladesh.

Le romantique en lui a toujours triomphé sur les autres aspects de sa pensée. Ainsi, aujourd'hui les poèmes de Tagore et les chansons sont les plus célèbres de son œuvre. Il fut l'un des compositeurs les plus prolifiques de l'histoire de 1000 ans de musique bengali. Au cours de son séjour anglais, il avait senti la nature essentiellement romantique de la musique classique européenne, et plusieurs de ses compositions ont une forte influence.
L'expression de ce vœu de libération pour son pays et l'humanité adressée dans une prière au Divin imprègne son œuvre comme une promesse d'espérance.
Héritier d'anciennes traditions philosophiques et religieuses, Tagore cherche l'être suprême. Il croit en une divinité cosmique qu'il faut découvrir en soi et dans la nature sans s'imposer aucune forme d'ascétisme ni d'expiation. Il adopte le Brahmo Samaj, religion dont son grand-père a été l'un des fondateurs. Cette religion monothéiste, issue de l'hindouisme, reposait sur l'étude de textes (les Upanishads) et la recherche de Dieu en l'homme. Il sera à la tête de ce mouvement et y exercera des fonctions spirituelles et administratives, sans jamais « fermer la porte de ses sens ».
Qu'est-ce que le monde spirituel ? demandait-on un jour à Tagore.

*« Je ne suis pas un homme de science, dit-il, je suis un poète. Mais je crois que ce monde matériel est pétri de lumière ; je crois que la*

*matière, son développement suprême est lumière. En tout cas, la source même du monde matériel est le mouvement, et qu'est-ce que le mouvement sinon la lumière ?* »

Chaque Homme a le devoir d'entretenir la flamme de la lampe spirituelle qui joue son rôle dans l'illumination du monde. Briser la lampe d'un peuple c'est le priver de la place à laquelle il a droit dans la fête universelle.
Il est infortuné, celui qui n'a pas de lampe, mais combien plus profondément malheureux est celui à qui elle a été enlevée ou qui a oublié de l'allumer.
Une lampe n'allumera jamais une autre lampe si elle ne garde pas sa propre flamme.
« *C'est qu'un maître ne peut jamais enseigner véritablement, s'il ne continue lui-même à apprendre* »

Vers la fin de sa vie, Tagore s'est mis à la peinture. Ses toiles ont été exposées la toute première fois en 1930 à Paris à la galerie Pigalle, ensuite à l'étranger. Elles ont reçu l'approbation de critiques.

En avril 1941, quelques semaines avant sa mort, Tagore écrit :
« *Aujourd'hui, à la veille de quitter ce monde, ma foi a fait banqueroute. Je regarde en arrière vers les années passées et je vois la masse de ruines d'une fière civilisation s'accumuler tels les déchets de l'histoire.* »

Et pourtant comme il souligne, il ne commettra pas :
« *le grave péché de perdre la foi en l'homme ».*

Tel est le message universel de Tagore :
« *quel que soit le drame que vit l'humanité, c'est en l'homme seul qu'il faut garder confiance.* »

Rabindranath Tagore mourut le 7 août 1941, à l'âge de 80 ans, dans la maison familiale à Calcutta (actuelle Kolkata). Il reste une icône culturelle en Inde, et en particulier au Bengale. Il est très respecté pour le riche héritage des œuvres de création qu'il a laissé derrière lui.
Décelant ses propres défauts chez de nombreux imitateurs, souvent médiocres, Tagore fut, jusqu'à sa mort, un travailleur inlassable, impatient de se dépasser. Il mêlait harmonieusement l'authentique spiritualité au lyrisme ou au drame, ce qui ne l'empêchait pas de

s'adresser avec beaucoup de charme aux enfants. L'humour lui seyait comme la gravité.
Déjà à cette époque, il a fait montre d'un état d'esprit et de pensée qui reste toujours d'actualité de nos jours.
Ces œuvres ont été traduites dans plus de soixante langues.
On lui doit au moins cinquante ouvrages de poésie (300.000 vers), des compositions musicales, douze recueils de chants, trois opéras, quatorze romans, douze recueils de nouvelles, quatorze pièces de théâtre, soixante-trois volumes d'essais dont les thèmes vont de l'art à la politique, de la philologie à la philosophie, un grand nombre de dessins, sans compter les récits de voyage, une vaste correspondance et une autobiographie.
Tagore nous lègue un héritage spirituel. Sa poésie peut encore nous faire vibrer aujourd'hui. À une époque aussi agitée que la nôtre, elle nous invite à méditer sur le fondement de notre savoir et le parfum tenace de nos expériences…
Durant tout au long de la vie de Rabindranath Tagore, dans ses écrits, ses pensées, ses actes, le mot Amour est omniprésent. Il est présent dans le Divin, dans la Nature et dans l'Humain.
Un poème qui résume son intégralité :

**Je dormais et je rêvais que la vie n'était que joie**
**Je m'éveillais et je vis que la vie n'est que service**
**Je servis et je compris que le service est joie**

« *Rabindranath Tagore est pour nous le symbole vivant de l'Esprit, de la Lumière et de l'Harmonie – le grand oiseau libre qui plane au milieu des tempêtes – le chant de l'Éternité qu'Ariel joue sur sa harpe d'or, s'élevant au-dessus de la mer des passions.* » (Romain Rolland)

Tagore apaise et irradie, prophète de la Voix universelle, pèlerin de la Lumière.

## *Quelques poèmes de Rabindranath Tagore*

*N°43*
*Non mes amis, vous aurez beau dire, jamais je ne me ferai ascète.*
*Jamais je ne me ferai ascète, si elle ne prononce les mêmes vœux que moi.*
*Je suis fermement décidé à ne devenir ascète que si je trouve un abri bien ombragé et une compagne de pénitence.*

*Non mes amis, jamais je ne quitterai mon foyer et ma chère maison, pour me retirer dans la forêt solitaire, si nul rire joyeux ne résonne dans l'écho de son ombre, si le vent n'y fait flotter le pan d'un manteau couleur de safran, si son silence n'est pas rendu plus profond par de doux murmures. Décidément je ne serai jamais ascète.*

*N°75*
*Un homme voulait se faire ascète. Une belle nuit il déclara :« Le moment est venu pour moi d'abandonner ma demeure et de chercher Dieu. Ah ! Qui donc m'a retenu si longtemps ici dans les trompeuses illusions ? » Dieu murmura : « Moi » ; mais l'homme ne comprit pas. Il dit : « Où es-tu, TOI qui t'es joué si longtemps de moi ? » À ses côtés, sa femme était paisiblement étendue sur le lit, un bébé endormi sur son sein. La voix reprit : « Dieu, il est là », mais l'homme n'entendit pas. Le bébé pleura en rêve, se pelotonnant plus près de sa mère. Dieu ordonna : Arrête insensé, ne quitte pas ta maison – mais il n'entendit pas encore. Dieu soupira et dit avec tristesse : pourquoi mon serviteur croit-il me chercher quand il s'éloigne de moi ? »*
*Extrait du recueil « Le jardinier d'amour »*

N° 36
Tu m'as fait connaître à des amis que je ne connaissais pas. Tu m'as fait asseoir à des foyers qui n'étaient pas le mien. Celui qui était loin, tu l'as ramené proche et tu as fait un frère de l'étranger.
Le cœur me faut quand je dois abandonner ma demeure coutumière ; j'oublie alors que là-bas le passé habite encore dans l'avenir et que là aussi, toi, tu habites…
…Pour celui qui te connaît, nul n'est plus étrange ou hostile : plus une porte n'est fermée »

N° 56
J'étais allé, mendiant de porte en porte, sur le chemin du village lorsque ton chariot d'or apparut au loin pareil à un rêve splendide et j'admirais, quel était-ce, Roi de tous les rois !
Mes espoirs s'exaltèrent et je pensais: c'en est fini des mauvais jours, et déjà je me tenais prêt dans l'attente d'aumônes spontanées et de richesses éparpillées partout dans la poussière.
Le chariot s'arrêta là où je me tenais. Ton regard tomba sur moi et tu descendis avec un sourire.

Je sentis que la chance de ma vie était enfin venue.

Soudain, alors, tu tendis ta main droite et dis : « Qu'as-tu à me donner ? » Ah! Quel jeu royal était-ce là de tendre la main au mendiant pour mendier! J'étais confus et demeurai perplexe; enfin, de ma besace, je tirai lentement un tout petit grain de blé et te le donnai.

Mais combien fut grande ma surprise lorsque, à la fin du jour, vidant à terre mon sac, je trouvai un tout petit grain d'or parmi le tas de pauvres grains. Je pleurai amèrement alors et pensai : « Que n'ai-je eu le cœur de te donner mon tout ! »

*Gitanjali « l'Offrande Lyrique »*

### *Quelques pensées de Rabindranath Tagore*

Notre fonction n'est plus d'acquérir, mais d'être.
L'Upanishad nous dit : « *Connais l'âme qui est la tienne* ».

**En d'autres termes :**

Réalise le grand principe unique de l'unité qui est en tous les hommes.
Nous conquérons notre liberté lorsque nous parvenons à notre nature la plus vraie.
L'homme qui est artiste conquiert sa liberté artistique lorsqu'il découvre son propre idéal de l'art.
Que l'homme possède dans son être une notion de Dieu, voilà le miracle des miracles.
L'âme humaine voyage de la loi à l'amour, de la discipline à la libération, du plan moral au plan spirituel.
L'égoïsme chez l'homme est un commencement.
Pour le trouver, il faut tout accueillir.
Lorsqu'un homme sent battre dans son âme la vie et l'âme du monde entier, il est libre.
Une lampe n'allumera jamais une autre lampe si elle ne garde pas sa propre flamme.
C'est qu'un maître ne peut jamais enseigner véritablement, s'il ne continue lui-même à apprendre.
L'amour est la plus haute vérité humaine et la vérité donne à la vie sa plénitude.
Quand les hommes prospèrent dans l'injustice, leurs succès trompent leurs ennemis, mais périssent à la racine.

L'ART a cela de commun avec l'Amour, c'est qu'il est inexplicable.
Si vous fermez la porte à toutes les erreurs, vous mettez la vérité dehors.
L'éducateur d'aujourd'hui est l'arbitre du destin de la société.
L'Amour est comme l'aspect extérieur de la beauté
La femme n'est pas seulement la gardienne de feu du foyer, elle est la flamme même de l'âme.
Nous ne sommes jamais si grands que lorsque nous croissons en humilité.
Ce qu'il y a de plus important c'est l'Homme ; c'est l'Homme qui vit, pas la machine.

**Quelques suggestions de lectures**

*L'offrande Lyrique, Traduction André Gide chez Gallimard,*
*La Maison et le Monde, Gallimard,*
*La jeune Lune, Gallimard,*
*Le Jardinier d'amour, Gallimard,*
*Souvenir d'enfance, Gallimard,*
*Vers l'homme universel, Gallimard,*
*Sadhana, Albin Michel,*
*La demeure de la paix, Stock.*

**Bibliographie**

*Courrier de l'UNESCO, l'Offrande Lyrique traduction André Gide, éd.Gallimard ; Rabindranath Tagore Odette Aslan Seghers, introduction à Tagore, la pensée de Rabindranath Tagore, le Jardinier d'amour, Vers l'homme universel.*

**TAGORE SANGAM*** Une Association à vocation internationale apolitique et non confessionnelle pour la connaissance et le rayonnement de l'œuvre de Rabindranath Tagore (1861 - 1941).

***L'Association a pour Objectifs :***

De faire Découvrir, Connaître, Aimer Rabindranath TAGORE, et promouvoir ses conceptions, les valeurs et l'esprit universels à travers le monde, par :

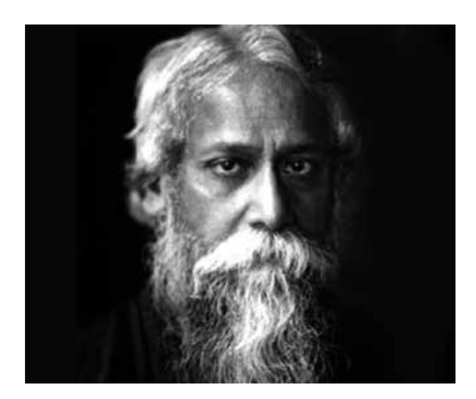
La mise à disposition d'une exposition itinérante bilingue :
« Sur les pas de Tagore » présentant la vie et les œuvres de Rabindranâth Tagore. Elle est à ce jour, la plus importante en Europe.

Des échanges et une collaboration avec toutes les personnalités physiques et morales venant de toutes cultures et civilisations sur la pensée et l'œuvre de Rabindranath Tagore.
Des études et des recherches sur Rabindranath Tagore en vue de la promotion de la pensée et l'œuvre de Rabindranath Tagore à travers le monde.

***Ses Actions :***

**1 -** Organiser des événements culturels divers, dont : colloques, séminaires, forums, projections, expositions, manifestations artistiques, et des formations en vue d'échanger et collaborer avec toutes personnes de toutes cultures et civilisations sur la pensée et l'œuvre de Rabindranâth Tagore.
**2 -** Concevoir, produire, publier et mettre à disposition d'un large public différents vecteurs de communication, dont : bulletins d'information, publications et diffusion des travaux de recherche, site Internet, reportages…

***Pour tout contact :***
Président fondateur : M. Azarie AROULANDOM
**Siège social :** 14 bis rue Paul Naudé - 91610 Ballancourt sur Essonne - France - Tél. : 33 (0)9 61 37 29 88 - **Mobile :** 33 (0) 6 79 72 41 51-
Courriel : a.tagoresangam@orange.fr
***Sangam*** - mot sanskrit qui signifie : rencontre, autour de,
con-fluent, en association, assemblée, rassemblement.



*Rabindranâth Tagore*

# Le martinisme dans Balzac

*Par Émile Ferdar*

*L'article que nous reproduisons ici même*
*a été publié pour la première fois*
*en mars 1955 dans la revue et republié en 1997.*
*Nombreux sont ceux d'entre vous*
*qui sont intéressés par les rapports qu'Honoré de Balzac*
*entretint avec le martinisme*
*et nous en ont demandé une nouvelle publication.*

C'est une tendance de la critique moderne de rechercher, dans les grands faits et près des grands hommes, les influences de causes très efficaces aux temps étudiés et depuis tombés dans l'oubli ou même le discrédit. Ainsi l'on a tenté de voir dans Napoléon 1er l'homme des sociétés secrètes, de la franc-maçonnerie notamment. Des chercheurs plus avisés pourraient étudier en lui l'homme des vehmes mystiques...

Balzac, qui se comparait volontiers aux maréchaux de l'Empire, sinon à l'empereur lui-même, a suscité comme le grand capitaine une masse d'études à remplir des bibliothèques spéciales et, naturellement, après s'être repue des petits ou grands côtés vécus en plein jour, de son caractère, la critique a voulu faire connaître ce que, volontairement, l'illustre romancier avait laissé dans l'ombre, sa vie morale ou passionnelle appuyée par des amours idéales ou réelles. Ainsi, a-t-on écrit des « Balzac ignorés » dont très peu d'ailleurs ont élucidé, défini et même signalé de loin la vraie face de cet homme prodigieux.

Nous voudrions, dans cette courte étude, non pas donner une portrait nouveau de Balzac, non pas même étudier dans son œuvre, et cela à fond, la compréhension qu'il avait et le relief qu'il prétendit sculpter du fait martiniste, mais seulement séparer en quelques lignes des autres conceptions métaphysiques ou religieuses qu'il a étudiées à travers son œuvre, la conception, la religion martiniste dont il fut l'un des adeptes.

À ce propos, signalons aux chercheurs que le possesseur des archives martinistes détient sur Balzac des documents fort intéressants, qu'un jour sans doute il fera connaître dans la limite autorisée, et tirons

de cette espérance des raisons, des excuses à notre désir de laisser de côté dans cette étude tout ce qui est de l'homme, tout ce qui ne fut réellement rien, pour ne nous attacher qu'à un exposé de l'idée martiniste telle qu'elle ressort des passages écrits où Balzac en a fait la dominante de faits et des personnages imaginaires de quelques-uns de ses romans.
Tout d'abord, il est à noter que, dans l'œuvre de Balzac, la puissance mise par l'invisible au service d'un homme, ou tout au moins à sa disposition, n'est presque jamais employée que pour des buts aimables et même chevaleresques. Elle améliore les bons, demeurés incrédules ou même matérialistes, elle marie les amoureux sincères empêchés par des obstacles de famille ou de fortune, et, par de justes représailles, elle punit ou réprime les perfidies dirigées contre ceux qu'elle protège. Les adeptes du martinisme ou du swedenborgisme sont régulièrement, essentiellement, dans Balzac, des hommes droits, savants, purs et souvent solitaires. C'est un rôle que d'ailleurs Balzac assigne dans toute son œuvre aux apôtres vrais des religions ou des fraternités nées du christianisme, encore que les prêtres fourbes, calculateurs mondains, soient nombreux parmi les personnages de la *Comédie humaine.* On sait que le catholicisme intégral, et même romain, demeure pour Balzac la loi exotérique nécessaire, inévitable et suffisante de toutes sociétés ou de toutes vies individuelles. Ceux qui en sont consciemment écartés par des études positivistes s'y agrègent par le côté moral de leurs actes.

Certains types de Balzac, comme son curé de village, Véronique Sauriat, le médecin de campagne, catholiques pratiquants ou simplement philanthropes, sont modelés cérébralement sur le type de l'honnête homme catholique. Ces personnages sont exempts de passions, soit dès l'origine, soit par des deuils successifs où leur âme s'est épurée et tournée vers l'immatériel. À première vue, on serait tenté de les considérer comme les enfants de prédilection du romancier, les types supérieurs de l'humanité qu'il a conçue.

Et pourtant il nous semble, à plus approfondir l'âme de Balzac à travers ses œuvres, que les romans où il a le plus versé d'émotivité, ou qu'il a placés, par leurs dédicaces, sous l'invocation de ses plus chères affections, sont ceux où le martinisme, considéré comme règle

morale et comme foi vivante, soutient, pénètre, explique et dirige les actions des principaux personnages.
Ainsi en est-il de *Seraphitus-Seraphita, du Lys dans la vallée, de Louis Lambert, d'Ursule Mirouet...*

En écrivant ces lignes, nous n'oublions pas tout ce que le martinisme et le swedenborgisme ont de commun tant du point de vue doctrinal que du point de vue pratique. Et d'ailleurs Balzac accole souvent les noms des deux mystiques, soit dans le catalogue des œuvres dont il fait les éducatrices intellectuelles de ses héros, soit dans les invocations continues et nécessaires que font, à ces deux maîtres, les initiés que Balzac sème çà et là, laïques ou même religieux, à travers son œuvre comme autant de dieux bienfaisants.

Mais il nous apparaît encore que Balzac se représente et figure dans son œuvre les swedenborgiens plutôt comme des mystiques et des métaphysiciens, fervents des altitudes, au lieu qu'il pose ses initiés de l'ordre martiniste comme autant de cœurs charitables, d'orants toujours exaucés, d'initiés pratiquants et très plongés dans l'effort social.

Ainsi, *Seraphitus,* l'œuvre suprême de Balzac, nous semble plus représentative de la métaphysique swedenborgienne que de la morale martiniste, encore que le martinisme s'y accuse en traits précis, reconnaissables aux avertis, et que les œuvres de Saint-Martin contiennent les vérités que personnifie et intègre *Seraphitus-Seraphita.* Mais cette œuvre est un sommet qui ne doit pas être considéré hors de la chaîne. La nécessaire pénétration, l'enchevêtrement providentiellement décrété des unités et des binômes, pour arriver à la formation statique des ternaires, sont écrits dans le drame social de Seraphitus-Seraphita comme au long de l'affreux martyre, si sottement et si humainement conté par Félix de Vandenesse, de sa maîtresse idéale et pourtant très passionnée, madame de Mortsauf *(le Lys dans la vallée).*

Au surplus, il est certain que ni Saint-Martin, ni Swedenborg n'ont institué de règles absolument originales d'ascétisme ou de conduite pratique. Ils se réclament du Christ évangélique, médiatement à travers la série mystique des ésotéristes connus ou inconnus, et l'étude que nous désirons esquisser de l'idée et du fait martinistes dans Bal-

zac n'a pas à se préoccuper de la préexistence du mysticisme martiniste à la personnalité du Philosophe Inconnu même.
Il importe seulement d'indiquer le rôle social, humanitaire, nous devrions plutôt dire hominal, que Balzac assigne à la théorie d'une initiée du martinisme. Pour faciliter, à ceux qui la voudraient poursuivre, cette excursion à travers les pensées les plus secrètes de Balzac, par les sommets les moins accessibles, les plus volontairement nuageux de son œuvre, rappelons, en quelques traits schématiques, la donnée du roman que nous citions plus haut comme la figuration allégorique la plus spéciale de l'idée martiniste dans l'œuvre de Balzac.

Madame de Mortsauf, mariée jeune par sa famille à une manière de vieux loup gentil et, fort éclopé par la vie, mais que son dévouement instinctif à la monarchie rendit sympathique aux parents de la jeune femme, vit en province, sur les domaines du ménage, avec ses deux enfants malades, d'une existence campagnarde et monotone que rompent seuls, et très mal à propos, d'ailleurs, les accès croissants d'hypocondrie auxquels est sujet monsieur de Mortsauf. Précisons que madame de Mortsauf, catholique pratiquante et martiniste avouée, de par le chagrin que lui cause sans cesse l'état maladif de ses deux enfants, se refuse à continuer l'état conjugal et contraint son mari, très près de la nature, et fort mécontent de cela, à réduire sa fièvre amoureuse pour un labeur continu de gentleman farmer, équitation, marche, discussions d'intérêts, etc., etc.

Survient un jeune homme, Félix de Vandenesse, qui n'a jamais connu de femme et que des événements insèrent dans le livre de ménage des Mortsauf, au point qu'il fait la partie de trictrac avec le mari, courtise chastement mais passionnément la châtelaine et se fait aimer des enfants et de toute la maison.
L'amour naît entre Vandenesse et madame de Mortsauf ; il est déclaré par l'un à l'autre, mais mis en pénitence et sevré de toutes joies illicites reculées à une date que ni l'un ni l'autre des amants ne veut de sang-froid envisager, et qui est la mort de monsieur de Mortsauf. Celui-ci tombe malade, mais sa femme et son ami le soignent avec un tel dévouement qu'il en réchappe... Ceci est la première partie du roman et forme la première hypothèse sociale et morale dont l'idée, la clé martiniste donnent une solution. Les rêves de Vandenesse se

ressentent de l'étrange continence de sa vie et dans ce plan ombreux du subjectif extériorisé, Balzac trace, avec la maîtrise d'un psychologue de premier ordre, le déroulement consenti et soutenu de la vie subliminale des êtres malheureux de par la volonté rigoureuse de demeurer dignes de l'estime et maîtres de leurs rôles mondains. Beaucoup de femmes, moins sévèrement catholiques que madame de Mortsauf, auraient probablement employé à l'égard d'un tel mari le truc, si l'on peut dire, de la servante concubine que les légendes patriarcales ont fait connaître. Madame de Mortsauf ne saurait, ou tout au moins n'avoue pas, dans Balzac, songer à ce remède. Son mari, qui paraît fort penaud, étant loup, d'avoir épousé cette lionne, crie, injurie, se lamente, fait souffrir, prétend à la mort et vit tant qu'il enterra sa femme. Quant à Vandenesse, qui a lu Brantôme, certes, mais tient à conserver la rigidité de ses fibres morales, il évolue à travers ce drame avec l'aisance d'un collégien, sans rien soupçonner ni vouloir connaître.
Aussi, madame de Mortsauf l'expédie-t-elle à Paris où des protections lui procurent un poste de confiance auprès du roi Louis XVIII. Désormais, Vandenesse est un personnage : il sera riche et influent, donc libre. Il attire l'attention de lady Dudley, femme excentrique et passionnée, dont il devient l'amant heureux de par les vertus de madame de Mortsauf, qu'il compromet à plaisir, et dont l'âme où il se réfugie lui sert d'égide contre les serres d'acier de sa maîtresse. Lady Dudley veut vaincre ce fat inconscient et en faire vivant un holocauste au dieu Femme... Pour certaines femmes, l'amour est le plus sûr mode d'assassinat, et c'est pourquoi lady Dudley se livre à Vandenesse.

Il advient que madame de Mortsauf, Vandenesse et lady Dudley se rencontrent, mais cette entrevue, désirée par madame de Mortsauf, ne lui procure qu'une injure de la farouche Anglaise, injure dont Vandenesse tâche de tirer vengeance, mais qui blesse mortellement le pauvre « lys de la vallée ». Et, désormais, le lys n'épanchera plus sur le papier et dans ses confessions intimes le parfum délicat et incompris de son pur calice déchiré.
Madame de Mortsauf meurt d'inanition ; son fol mari lui survit, ce qui justifie le traitement que lui avait imposé sa femme, en dépit de la signification pénale de cette mort choisie par Balzac pour son héroïne. Vandenesse est chassé de la maison mortuaire par la fille

de sa maîtresse décédée, malgré le désir de la morte qu'un mariage unisse un jour Félix et l'enfant. Mais en la jeune fille domine seule la rancœur des tourments suscités à sa mère par cet amant imbécile, qui n'a voulu ni pu rien deviner, rien oser, rien perdre.
Chacun se rappelle l'émouvant récit de la mort de madame de Mortsauf, sa confession publique et le pardon qu'elle demande, un peu vainement sans doute, à son mari, qui à cette heure comprend que les mêmes formes charnelles peuvent vêtir des cœurs bien différents, et qu'accepter des mains d'un père une fiancée aussi ignorante et soumise peut être un crime aussi certain que le viol le plus illégalement conditionné. Par un devoir d'analyste soucieux de la couleur historique, Balzac entoure des formules et des chants romains le passage dans l'au-delà de la martiniste Blanche de Mortsauf, mais il est évident par tous ses actes que l'héroïne est plus une mystique pure qu'une croyante soumise à la religion romaine.
Elle fait, pendant sa vie, un usage continu, et d'ailleurs peu nécessaire, du don de clairvoyance qu'elle possède depuis son enfance. Elle cite Saint-Martin et se réclame de lui avec l'autorisation de son premier confesseur, un martiniste, et on peut affirmer que sa soumission aux rites catholiques, à la foi romaine, est un servage consenti plus par hérédité et devoir de classe que par un acquiescement de la conscience. Cette conscience, elle la soulage par l'offre à son amant de tout ce qu'elle n'a pas lié par le serment conjugal, c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas strictement son être physique, son état mondain.

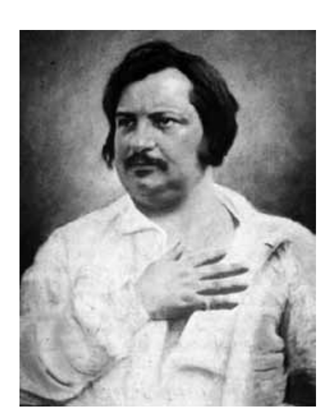
Elle donnerait plus, car elle sait que qui veut sauver sa vie la perdra, elle offre tout, même en une heure douloureuse où ce servage lui paraît odieux et satanique. Il est trop tard. L'amant imbécile a fui, incapable du sacrifice qui eût libéré sa maîtresse et consolé le mari. Plus tard, alors que la pauvre délaissée a orienté son âme errante vers un autre pôle de l'amour, Vandenesse, né sot, défigure le plan rose conçu par ses deux maîtresses, mais dont l'aveu et la réalisation ne peuvent que suivre et justifier l'audace d'un amant fort.

Éperdue, l'âme errante troublée de la pauvre Mortsauf se rattache aux ficelles mondaines et rêve d'une incarnation légitime et posthume dans le flux vital qu'elle essaie de déterminer par l'union caressée de sa fille et de Félix de Vandenesse.

Tout échoue... Le roman s'achève comme la forme de la sirène, in piscem... mais s'il n'est pas complètement décrit dans Le lys dans la *vallée,* le calvaire de l'âme initiée se relie et, cette fois, reçoit une récompense définitive dans l'immortelle et radieuse transfiguration de *Seraphitus-Seraphita.*

Qu'ainsi soit de toutes les âmes qui ont souffert assez sur cette terre pour désirer de n'y pas revenir, et réelle ou imaginaire, qu'il en soit ainsi de l'âme totale de Blanche de Mortsauf qui savait, voulut faire connaître et selon la loi, mourut, tuée par celui qu'elle avait désiré initier. Balzac ne formule pas cet *amen,* mais il est logique de le déduire de ses œuvres.

Pour conclure, d'ailleurs, de façon plus explicite et plus strictement littéraire cette brève étude, Balzac, fils d'une mère mystique et même martiniste, a conçu de cette paternité initiatique qu'il avait fréquentée une idée respectueuse, fervente, qui le porte à faire des maîtres de ce royaume idéal les réels et douloureux représentants en ce monde de cet Invisible miséricordieux et ardent, où l'amour n'est pas seulement un désir. Sans fuir les joies divines, l'Esprit sait, au surplus, protéger d'abord et suivre partout, en les aidant, les objets souvent ingrats, par ignorance ou par orgueil, de son immense affection née d'une volonté d'Être multiple dans l'unité, une dans la multiplicité... éternelle et vivante.



*Quand Honoré de Balzac*
*portait la main droite sur le cœur.*

# Poèmes

*Par Anne Goyen-Thiolat*

*Nous avons le plaisir de présenter*
*dans ce numéro quelques poèmes*
*de grande élévation de pensée et de cœur*
*offerts à la revue par*
*madame Anne GOYEN-THIOLAT.*
*Cette poésie est pure et nous ouvre*
*les portes du monde merveilleux*
*de l'Amour divinisé.*

Te voici sur les livres
Penché comme au miroir :
Le reflet ne te livre
Que ton propre savoir.

Mais si l'Esprit divin
Dans ton cœur prend naissance
Il t'insuffle en chemin
L'intime Connaissance.

**LIMINAIRE**

Longs chemins m'ont ramenée
De bien loin en ce séjour
Où tant de fois je suis née
Aux rayons du même jour.

Vie et mort sont un mystère
Dont la mémoire a la clé.
N'avons-nous chanté la terre
Que pour la fleur et le blé ?

De doux Amour me souvienne
- Astre qui luit dans mon cœur –
Que d'un autre ne soit sienne
Cette vie qui fut son heur…

## PAROLE D'UNIVERS

Ô silence fervent du cœur,
Dis-nous tous les secrets du monde,
Les énigmes les plus profondes
Dont notre songe vit et meurt…

L'arbre, de racine en ramure,
De sève en bourgeon, les connaît ;
La source aux cailloux les murmure,
Et, pour chaque rose qui naît,
Le même parfum les dévoile.

Ils sont inscrits au fond des mers
Comme en la danse des étoiles
Et sur les sables du désert.
Chaque regard et chaque geste
Recommencent l'éternité.

Sous la membrane, au cœur du zeste,
Se cache et dort la vérité
D'un noyau qui se remémore
Toute la vie à son aurore
En l'hélice obscure du temps.

La cime et le vent s'en souviennent
Et, sous les neiges anciennes,
L'immortelle voix du printemps.

**L'ÉGYPTIENNE**

Sereine sœur assise au fond des âges,
Fidèle au sang des sages Pharaons,
Vers quel chemin voilé par l'horizon
Et vers quel soleil est tourné ton visage ?

De cette reine à la face allumée
D'ocre et d'azur, d'or et de vermillon,
Où sont allés l'âme et son doux rayon,
Subtile rose à jamais parfumée ?
Où donc le souffle et le songe et la voix ?
La main rythmant le long berceau des Rois,
La sombre tresse autour du front d'ivoire
Où se lisait l'harmonieuse histoire
D'un règne ami du Savoir et du Beau ;
Les yeux couleur de fleur d'iris et d'eau,
Ces yeux voyaient passer les barques calmes,
Les cortèges sacrés parmi les palmes
Longer le Nil et ses rives dorées,
Sous les lins bis dont les plis la paraient,
Ces pieds menaient la danse au jeu des flûtes
Et des harpes, ces bras en leurs volutes
Liaient les dons de la terre et des cieux
Pour la naissance éponyme des Dieux.
Lampe secrète au seuil de la mémoire,
Où fut ton chant, où furent tes victoires ?

Un si lointain sommeil a fait descendre
Aux Chambres de la Mort cette clarté ;
Et ces os qui jamais ne seront cendre
Rêvent une immobile éternité,
Cette chair qui jamais ne sera sable
Dans l'ombre vit un embaumé néant.
Mais son cœur a-t-il fui ce silence de Fable
Et l'oiseau pris son vol vers l'unique Océan ?
Que s'éclaire ta source, Ô pure Histoire :
Très loin s'assemble un ciel parsemé d'or

Parmi l'espace immense et sans mémoire
Où le germe du temps s'enroule et dort.

Que naisse de l'azur une autre houle,
L'extrême des abîmes et des monts !
Qu'un vent nouveau embrasse, berce et foule
Cette vie inconnue hors des limons !

Entre le silence et le cri surgissent
Les feux, les énergies de l'univers,
D'un seul souffle tout se noue et se tisse ;
Les soleils futurs flambent dans les airs.

Notre éternel visage se compose
Aux multiples chemins du même amour
Et sous les jeux de sa métamorphose,
Un regard plus transparent que le jour.

* * *

Corps formé de toute l'onde salée,
De métal pur infinitésimal,
De poussière d'étoile entremêlée
Qui vibre dans ce grand souffle spiral.

Un arbre interne frôle de ses branches
Des murs d'os et des cavernes de chair
Où notre sang mystérieux s'épanche
En ses rives d'ombre et ses canaux clairs.

Aux rythmes nés des normes de l'éther
Se meuvent tous nos secrets territoires ;
La vie infuse, en son cœur et ses nerfs,
Brûle d'abriter l'âme transitoire.



*Yves-Fred Boisset a lu pour vous…*

**Musique et mysticisme** [1] est une œuvre collégiale à l'élaboration de laquelle ont participé quelques spécialistes de ces deux pôles de la pensée qui sont étroitement liés. Au nombre de ces spécialistes, nous avons noté avec plaisir la participation de Bernard Cousin qui, dans son avant-propos, précise la fonction de l'artiste en soulignant que celui-ci *« doit être un canal entre Dieu et ce monde »*. Bernard Cousin a rédigé également plusieurs importants chapitres : sur les origines de la musique qui apporte un éclairage original sur les lois physiques qui gouvernent les sons avant de retracer un historique de l'harmonie ; sur le génie et l'inspiration chez Richard Wagner (étude très complète qui est de nature à passionner tous les *wagnériens* et ils sont nombreux) ; sur la musique des sphères selon Keppler à partir de l'ouvrage que celui-ci publia en 1619 sous le titre évocateur de *Harmonia mundi.* Même si la participation de Bernard Cousin est importante, on ne saurait passer sous silence celles de Gilbert Bastelica, de Jean Puaud, de Gérard Moindrot, de Maryvonne Conan, de Mireille Guigou et de Christian Rebisse qui signe un chapitre intitulé malicieusement « Ésotérik Satie ». Chaque sujet traité fortifie nos connaissances dans cette matière si riche en enseignements.

Poursuivant ses louables efforts en faveur d'une meilleure connaissance de la franc-maçonnerie, **Irène Mainguy,** après avoir publié l'an dernier, un premier volet à l'intention des apprentis (1er grade de la franc-maçonnerie), s'adresse à présent aux compagnons (2e grade). Sous le titre générique de ***La franc-maçonnerie clarifiée pour ses initiés*** [2] et, comme pour son précédent ouvrage, Irène Mainguy se place dans les pas de l'illustre Oswald Wirth, un des grands exégètes de l'Ordre maçonnique dont les études font toujours autorité. Bien entendu, ce livre est prioritairement destiné aux maçons qui ont atteint ou dépassé ce deuxième garde sur l'importance que l'auteur souligne avec raison. Il est aussi vrai que les non-maçons, à la lecture des ouvrages d'Irène Mainguy, même s'ils ne se sentent pas directement concernés, peuvent prendre conscience de cette franc-maçonnerie qui fait couler beaucoup d'encre et pas toujours de la meilleure qualité. Ici, pas de controverse mais seulement l'exposé strict et

---

[1] *Musique et mysticisme, Diffusion rosicrucienne, décembre 2011, 265 pages, 18 €.*
[2] *La franc-maçonnerie clarifiée pour ses initiés, Dervy, février 2012, 246 pages, 19 €.*

objectif du rituel et des symboles de ce grade qui contient, pour ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, une inépuisable source de connaissances et de réflexion. Ce genre d'ouvrages est bon et utile car il permet de balayer des idées reçues et trop souvent colportées sans examen critique. Participer au « Grand Œuvre » et donner un sens à sa vie, se placer au croisement de ces deux grands courants de pensée que sont la spiritualité et l'humanisme, rejeter les dogmes asséchants, voilà la véritable mission d'un franc-maçon et les ouvrages d'Irène Mainguy lui procurent une assise incontournable.

Personne ne peut ignorer – et encore moins nier – que la franc-maçonnerie est née en milieu chrétien et qu'elle a été portée en ses débuts par la dynamique chrétienne. Plus tard, *la vision du monde* ayant subi les transformations liées au temps et à l'histoire européenne, l'institution maçonnique a migré, particulièrement dans les pays *latins*, vers un certain détachement vis-à-vis du christianisme. **Mathieu Métayer,** dans un essai remarquable au titre évocateur ***Franc-maçon parce que chrétien*** [3], rappelle que la franc-maçonnerie « a pour fondement traditionnel la foi en Dieu partout dans le monde ». Bien que, entre parenthèses, la régularité maçonnique ne découle pas de l'autorité administrative d'un groupe de maçons qui distribuerait des bons et des mauvais points, mais de l'attachement aux principes fondamentaux qui, justement, sont d'essence chrétienne, l'auteur, en son introduction, met en lumière une obédience qui se targue (ou se targuait jusqu'à un passé proche !) de la reconnaissance d'une puissance maçonnique étrangère qui, en vérité, ne tire sa soi-disant primauté que de son propre chef. Il faut donc rappeler que la régularité maçonnique ne concerne que le respect des usages traditionnels de l'Ordre, c'est-à-dire la prestation des engagements des néophytes sur le Livre de la Loi Sacrée et de la référence au Grand Architecte de l'Univers. Si on ajoute que le Livre de la Loi sacrée est très généralement ouvert au prologue de l'Évangile de Jean et que le Grand Architecte de l'Univers est facilement identifiable à Dieu, même si ce nom n'est pas toujours prononcé, on est bien obligé de reconnaître que le christianisme est omniprésent dans l'exercice maçonnique. Et, hormis cette note réductrice à propos d'une divergence purement obédientielle, l'essai de Mathieu

[3] *Franc-maçon parce que chrétien, Dervy, janvier 2012, 250 pages, 18 €.*



Métayer est d'un intérêt primordial. Est-il besoin de préciser que les références maçonniques au christianisme se situent très au-dessus et bien au-delà des églises séculaires qui, depuis trois siècles, ont fait l'objet de tant de débats au sein des loges françaises ? L'auteur rappelle à ce sujet que les Américains *définissent la franc-maçonnerie comme une « servante de la religion ».* Tout commentaire serait non charitable !

**Thierry Ronat** s'est livré à une étude comparée de la Rose-Croix, de la franc-maçonnerie et du martinisme et en a sorti un essai qui porte en titre : ***Les trois piliers initiatiques d'Occident*** [4]. L'histoire et les usages de ces trois courants sont évoqués brièvement. Ils peuvent, cependant, constituer une première approche pour celui qui cherche une voie initiatique. Il va de soi que tout reste à approfondir et que cet essai, s'il n'est pas absolument inutile, ne fait que tracer les très grandes lignes de l'univers initiatique qui est si vaste.

**Christophe Bourseiller** a voulu témoigner, sur un ton tantôt ironique, tantôt dramatique, de son court passage en maçonnerie à laquelle, visiblement, il n'a rien compris à moins qu'il ne se soit tout bonnement trompé de loge, ce qui peut arriver. Comme un mauvais jeu de mots jeté à la tête de ses « frères », il intitule son livre ***Un maçon franc, récit secret*** [5]. Personnellement, je n'apprécie pas ce genre de confession, en maçonnerie comme ailleurs. Ce monsieur qui est écrivain, journaliste, homme de radio et de télévision, avoue avoir *plusieurs vies parallèles.* Toutes ces activités sont très prenantes et peuvent suffire à remplir une existence sans se croire obligé de passer par la franc-maçonnerie qui, sans forcer la lecture de ce livre, se révèle pour l'auteur être un conglomérat de petits esprits au milieu desquels il n'avait rien à faire, se trouvant à moult coudées desdits petits maçons. Profondément déçu par cette maçonnerie qui n'était pour lui qu'une expérience comme les autres sans qu'il tentât, fût-ce un instant, d'en rechercher la *substantifique moelle* au lieu de rester en surface et d'observer avec hauteur, à la manière d'un entomologiste, le comportement peu brillant de certains frères, il en a démissionné après vingt ans d'un profond ennui. L'Ordre se remettra-t-il d'avoir perdu un être aussi modeste ? En appendice, il publie la liste exhaustive des trente-trois degrés du Rite

---

[4] *Les trois piliers initiatiques d'Occident, 2011, éditions de Montanor, décembre 2011, 100 pages, 15 €.*

[5] *Un maçon franc, récit secret, Pascal Galodé éditeur, janvier 2012, 110 pages, 15 €.*

Écossais Ancien et Accepté, chose qui a été faite plus d'un million de fois ; en l'occurrence, cela ne sert à rien, à moins qu'elle ne trahisse la nostalgie d'un homme qui s'est arrêté au presque début du chemin.

Le ***Mémento du Franc-Maçon*** [6], de Guy Chassagnard est un énorme pavé et je conseillerai à tous ceux qui le liront avec profit et s'y reporteront souvent de le placer de préférence sur leur table de chevet et non dans la poche intérieure de leur veston. Plus de quatre cents entrées heureusement codifiées dans un index général couvrent la presque totalité des termes employés en maçonnerie, aussi bien dans les rituels que dans les instructions des différents grades et rites. Les rites français, écossais ancien et accepté et écossais rectifié sont passés à la loupe. On peut cependant regretter quelques impasses faites, par exemple, sur le rite anglais de style émulation ou encore celui de Memphis-Misraïm qui auraient aussi pu trouver leur place dans ce mémento. Peut-être un prochain ?...

*Christine Journier a visité pour vous…*

**Exposition sur Corto Maltese au Grand Orient de France**

Chacun d'entre nous connaît le Musée de la Franc-Maçonnerie, au sein de l'Hôtel du Grand Orient de France [7], ouvert au grand public, mais ce que vous ne savez peut-être pas c'est qu'actuellement s'y déroule une exposition sur Hugo Pratt et son incontournable héros, Corto Maltese. Hugo Pratt, le célèbre dessinateur de bandes dessinées, était un inconditionnel du noir et blanc. Si certains de ses ouvrages sont « coloriés », ce ne l'a pas été par lui.

À de rares exceptions près, il écrivait lui-même les textes. Initié franc maçon à La Loge vénitienne Hermès, à l'âge de 49 ans, il publiera, dès l'année suivante, « Fable de Venise », dans le journal « l'Europeo », mais il y avait bien longtemps qu'il s'intéressait à cet Ordre.

À cette époque, son œuvre était déjà considérable, emplie de références tant littéraires que cinématographiques, artistiques et ésotériques. Bien évidemment, à partir de 1977 (il a 50 ans), les allusions à la franc-maçonnerie, voire les insistances, seront constantes. Il décèdera en 1995, laissant au bonheur des lecteurs plus d'une quarantaine de

[6] *Mémento du Franc-Maçon, Pascal Galodé, éditeur, janvier 2012, 590 pages, 25 €.*

[7] *11, rue Cadet – 75009 Paris. Ouvert du mardi au vendredi, de 10 h à 12 h 30 et de 14 h à 19 h ; le samedi, de 10 h à 13 h et de 14 h à 19 h. Le prix de l'entrée est de 6 €, prix réduit de 4 €. Visites guidées le samedi, de 14 h 30 à 16 h.*



livres passionnants, à savourer lentement tant ils fourmillent d'éléments culturels.

En effet, Hugo Pratt était passionné de découvertes et s'intéressa tout jeune aux traditions africaines, océaniennes, amérindiennes, soufies, celtiques, aux mythes et aux légendes, à l'alchimie… Il fut également, entre autre, musicien et conteur. Son humanisme (caractéristique de la maçonnerie) se discerne tout au long de ses pages. Il faut dire que son itinéraire de vie l'a conduit de Rimini où il est né, en Éthiopie, à Buenos Aires où il restera vingt ans, puis à Paris durant quatorze ans, avant Lausanne et la Suisse où il mourra après près de vingt ans de vie maçonnique qui lui a inspiré, outre « Fable de Venise » citée plus haut, « À l'ouest de l'Eden », « Rosa alchimica » (Les Helvétiques), « Mû », « Le dernier vol » (sur Saint Exupéry).

L'exposition qui nous est proposée par le Grand Orient de France retrace la vie de Hugo Pratt, en insistant bien sûr sur son élégant personnage de Corto Maltese. On y découvre une quarantaine d'œuvres originales (aquarelles et planches, telles « Fable de Venise », « Wheeling », « Les Helvétiques »), la plupart inconnues du public, mais également des objets maçonniques, dont le tablier et le cordon de Maître du dessinateur. Les planches sont scandées par des masques africains et des parures océaniennes de toute beauté.
Je vous engage vivement à visiter cette petite exposition, claire, bien présentée, pédagogique et artistique, où j'ai passé près d'une heure à décrypter, image par image, ces quarante planches que le génie et l'humour imprègnent constamment.

**Suicide d'un chien, information parue dans le 1er numéro de la revue, en octobre 1888**

Dans le dernier numéro du Progrès médical a paru une note concernant le suicide d'un chien. « Monsieur B., notaire à Vayres (Haute-Vienne), avait reçu de Limoges un chien setter-garden, d'environ deux ans. Un jour, ce chien, affecté d'une névrose convulsive, sortit de la maison et se rendit à deux kilomètres de là pour se jeter dans l'écluse d'un moulin. Le meunier put le sauver et le remettre sur la route de sa maison. Mais, il s'en fut, deux cents mètres plus loin, se noyer dans un petit cours d'eau. Il est vraisemblable que cet animal s'est suicidé et qu'il a mis dans l'accomplissement de son geste une grande force de volonté ».

# Annonce de vente de revues anciennes

**Une abonnée, madame Anne-Laure Daumas, met en vente 42 numéros de la revue, ancienne série, parus entre juillet 1895 et décembre 1900, plus deux numéros de la revue « Mysteria » de 1913. Prendre directement contact à l'adresse courriel suivante : « aldaumas@ymail.com »**

28e vol – 8e année – N°10 – Juillet 1895
29e vol – 9e année – N°2 – Novembre 1895 = Coin mangé, dos déchiré
31e vol – 9e année – N°7 – Avril 1896
31e vol – 9e année – N° 9 – Juin 1896
32e vol – 9e année – N°10 – Juillet 1896
33e vol – 9e année – N°1 – Octobre 1896
33e vol – 9e année – N°2 – Novembre 1896
34e vol – 10e année – N°5 – Février 1897 = Etoile couverture découpée
34e vol – 10e année – N°6 – Mars 1897
35e vol – 10e année – N°7 – Avril 1897
35e vol – 10e année – N°8 – Mai 1897
35e vol – 10e année – N°9 – Juin 1897
36e vol – 10e année – N°10 – Juillet 1897
36e vol – 10e année – N°11 – Août 1897
36e vol – 10e année – N°12 – Septembre 1897
38e vol – 11e année – N°4 – Janvier 1898
38e vol – 11e année – N°6 – Mars 1898 = Numéro Exceptionnel
39e vol – 11e année – N°8 – Mai 1898
39e vol – 11e année – N°9 – Juin 1898
40e vol – 11e année – N°11 – Août 1898
42e vol – 12e année – N°5 – Février 1899
42e vol – 12e année – N°6 – Mars 1899 = Numéro Exceptionnel
43e vol – 12e année – N°7 – Avril 1899
43e vol – 12e année – N°8 – Mai 1899
44e vol – 12e année – N°10 – Juillet 1899
44e vol – 12e année – N°11 – Août 1899
44e vol – 12e année – N°12 – Septembre 1899
45e vol – 13e année – N°1 – Octobre 1899
45e vol – 13e année – N°2 – Novembre 1899
45e vol – 13e année – N°3 – Décembre 1899
46e vol – 13e année – N°4 – Janvier 1900
46e vol – 13e année – N°5 – Février 1900
46e vol – 13e année – N°6 – Mars 1900
47e vol – 13e année – N°7 – Avril 1900
47e vol – 13e année – N°8 – Mai 1900
47e vol – 13e année – N°9 – Juin 1900
48e vol – 13e année – N°10 – Juillet 1900
48e vol – 13e année – N°11 – Août 1900
48e vol – 13e année – N°12 – Septembre 1900
49e vol – 14e année – N°1 – Octobre 1900
49e vol – 14e année – N°2 – Novembre 1900
49e vol – 14e année – N°3 – Décembre 1900

MYSTERIA :
1er vol – 1re année – N°1 - Janvier 1913
4e vol – 1re année – N°12 - Décembre 1913

# L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

## Bulletin d'abonnement 2012

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

**Revue L'Initiation**
7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR27 2004 1000 0108 2884 0U02 033
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2012)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2012

Nom ............................................... Prénom ........................................
Adresse ...........................................................................................
Code postal .................... Commune ..................................................
Téléphone.........................................................................................
Adresse Internet...............................................................................
(indispensablepour recevoir par courriel le code d'accès à la partie privée du site)
Date ___ /____/______ Signature ________________________

### Tarifs 2012

| | |
|---|---|
| France, pli fermé | 35 euros |
| France, pli ouvert | 30 euros |
| U. E. - DOM TOM | 40 euros |
| Étranger (par avion) | 45 euros |
| ABONNEMENT DE SOUTIEN | à partir de 45 euros |

**Nota :** Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.